

S

« Le réséda sent l'eau
L'amour sent la pomme,
Mais nous savons pour toujours
Que le sang ne sent que le sang »
Anna Akhmatova

Saada (Hassan)

Représentant le Maroc aux Jeux olympiques de Rio, accusé d'agression sexuelle par deux femmes de ménage brésiliennes quelques heures avant la cérémonie d'ouverture. Après avoir attendu son procès dix mois, la justice brésilienne l'autorisera à retourner au Maroc.

Passé professionnel, il vit à Limoges, depuis 2017 il a disputé quatre combats (trois victoires, une défaite).

Saddler (Sandy)

« Et ses pouces !

Et ses coudes !

Et sa tête ! »

Le public

(sur l'air d'Alouette)

En 1989, à 63 ans, atteint de *dementia pugilistica*, Sandy Saddler (163 combats, 145 victoires dont 104 par K.-O.) sera agressé par deux ou trois types dans le bas de Manhattan. Ils lui voleront son... pantalon ! La jeunesse ne respecte rien, pas même Sandy Saddler qui était éminemment respectable et qui, sur un ring, s'autorisait tout ce qu'il est interdit d'y faire.

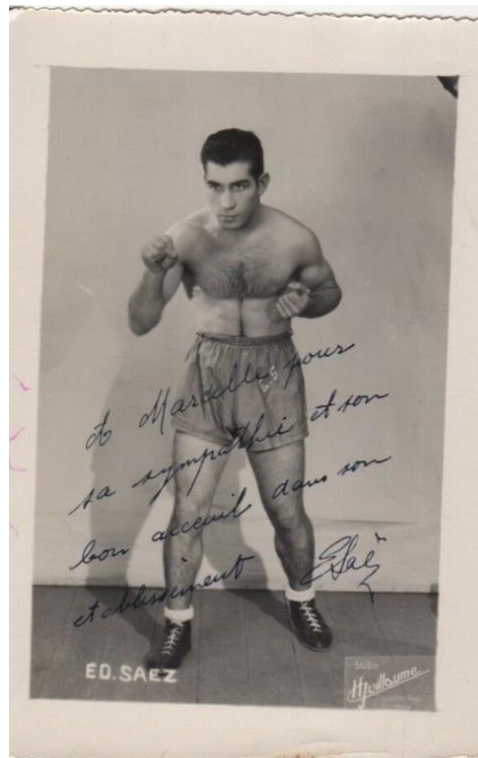
Sandy Saddler, c'est d'abord un physique hors norme, 1 mètre 74 pour un poids plume, on n'est pas loin de l'anorexie ; « il est monté sur deux cannes à pêche », dira de lui A.J. Liebling. Bizarrement sa longue silhouette sera éclipsée par l'ombre de Willie Pep qui mesurait dix centimètres de moins que lui. « L'Araignée noire » aura beau avoir battu « Will o' the Wisp » trois fois sur quatre, dont la première par K.-O., on se souvient de Pep plus que de Saddler.

Alors que, dans la vie, Sandy Saddler était le type le plus tranquille du monde... « Filez-lui une radio et un électrophone et vous faites de lui le plus heureux des hommes », sur le ring c'était le boxeur le plus vicieux que l'on puisse imaginer... il se battait comme si les règles n'existaient pas, avec ses poings bien sûr, mais pas seulement. Lors de leur dernière rencontre, Saddler et Pep lutteront à la verticale pas beaucoup plus longtemps qu'à l'horizontale, ils inviteront même l'arbitre* à leur petite démonstration de jiu-jitsu... licence confisquée pour Pep, suspension *sine die* pour Saddler. Leur rencontre précédente avait vu Pep abandonner à l'appel de la huitième reprise, épaule disloquée, sans doute par une « prise » de Saddler aussi doué en lutte gréco-romaine qu'en boxe anglaise.

Pour toutes ces raisons et parce que les vieillards ne respectent rien non plus, Sandy Saddler est considéré comme un « petit » grand champion. Objectivement, c'est tout à fait injuste.

* Le public espérait toujours que l'arbitre batte Saddler puisqu'il était impossible que son adversaire le fasse.

Saez (Edmond)



Mon premier entraîneur, Edmond Saez, a disputé treize combats professionnels, il en a gagné huit (dont six par K.-O.) et perdu cinq (les deux derniers avant la limite).

Son quatrième adversaire, Jacques Prigent (89 combats), a été champion de France et a disputé un titre européen ; le neuvième, Sauveur Chiocca (124 combats), a lui aussi été champion de France ; l'avant-dernier, Louis Carrara, comptait 61 combats. Alors qu'il n'avait pas boxé depuis deux ans, Edmond Saez a tenu jusqu'à l'avant-dernier round d'un combat prévu en dix reprises, le 8 août 1953 au stade Philip de Casablanca, face à Hanania Bohbot. Si l'on ne peut pas dire que sa carrière ait été particulièrement brillante, sans compter qu'elle a été plutôt courte, on ne peut pas nier qu'il a rencontré des boxeurs de talent et n'importe qui ne peut pas se vanter d'avoir battu Sauveur Chiocca, qui rencontrera des boxeurs de la trempe de Diulo Loï, Hippolyte Annex, Laszlo Papp ou Angel Robinson Garcia. Mener une carrière depuis Floirac (33270) ne doit pas être des plus aisés et, visiblement, Edmond Saez est resté ignoré au Harrar de sa province comme Raymond Guérin, Jean Forton ou bien Michel Ohl.

Il n'était pas très grand, costaud, le moins que l'on puisse dire c'est qu'avec son nez de traviole et ses arcades mahousses, il avait la gueule de l'emploi. Quand il repartait du stade, dans la nuit, avec sa veste en simili-cuir, son sac en toile jeté sur l'épaule, on aurait dit une image tirée d'un film en noir et blanc des années 50. Au comptoir, il ne fallait sans doute pas le faire trop chier si l'on ne voulait pas s'en prendre une bonne, je ne sais pas ce qu'il est devenu (il est né le premier janvier 1926 et il sentait souvent le jaune et toujours la Gauloise).

D'après lui, si je levais mon gauche, tous les espoirs m'étaient permis.

Saldivar (Vicente)

L'un des meilleurs gauchers de l'histoire, le plus long règne chez les poids plume de tous les temps, vainqueur d'Howard Winston lors de l'un des cent meilleurs championnats du monde répertoriés, l'un des boxeurs mexicains les plus sous-estimés, l'un des athlètes ayant le cœur battant le plus lentement... tout ça pour mourir d'une crise cardiaque à 42 ans.

Sanchez (Salvador)

Mexicain ? Coq, ça c'est sûr, mais pas le genre ordinaire du coq mexicain humilié si on le rate, Salvador Sanchez évitait les coups qu'on lui envoyait ! Un comble... il avait, pourtant, un menton qui, vu sa forme et sa dimension, aurait dû les attirer, sauf que « Popeye » Sanchez avait décidé de ne pas se conformer aux clichés... enfin, pas à ceux-là, pour le reste, comme tous les fils de Montezuma, il aimait les costumes sur mesure, les bijoux et les voitures rapides.

Première et seule défaite contre Antonio Becerra pour le titre national en 1977, premier et seul match nul contre Julio Escobar en 1978, le reste du temps ? victoires et victoires, en tout 44 dont 32 avant la limite. Et pas sur n'importe qui... Danny « Little Red » Lopez, dont on avait pensé qu'il pulvériserait le natif de Santiago Tianguistenco ; Wilfredo Gomez (à l'époque de leur combat, le Portoricain était vaincu, 33 combats, 32 victoires, toutes par K.- O.) ; Azumah Nelson, etc.

Salvador Sanchez ne pourra rien contre sa Porsche 928, il mourra au volant du bolide sur l'autoroute de San Juan de Potosi le 13 août 1982. Son corps sera identifié grâce à ses bijoux.

Sanders (Corrie)

Surprenant vainqueur à 37 ans de Wladimir Klitschko par K.-O. pour le titre WBO. Le gaucher sud-africain avait un punch d'enfer qui l'avait fait surnommer « Le Sniper ». Quand le combat s'éternisait, il avait tendance à se désintéresser de la situation, ce qui permettra à Vitali Klitschko de venger son frère, un an plus tard, au huitième round de leur rencontre pour le titre WBC. Comme tous les puncheurs, il n'encaissait pas vraiment, ses quatre défaites ont toutes été concédées avant la limite.

Corrie Sanders sera tué lors d'une attaque à main armée en protégeant sa fille des balles d'agresseurs venus du Zimbabwe.

Sandeyron (Maurice)

Champion d'Europe, poids mouche en 1947 (l'année de ma naissance), Maurice Sandeyron a été entraîneur national à l'INSEP de 1972 à 1983. J'ai passé avec lui deux jours de stage formidables pour préparer un diplôme d'instructeur (qui, comme mon certificat de littérature comparée, dans un autre genre, ne m'a été d'aucune utilité). Il m'avait fait travailler le cross du droit en contre (partir après, arriver avant), il avait trouvé que j'avais pigé le truc de suite. Pour mon dernier combat, je me suis dit qu'il serait dommage de ne pas essayer. Impeccable. Un chef-d'œuvre du genre. Satori. Pas tout à fait un orgasme, mais pas loin non plus. J'aurai connu cela au moins une fois dans ma vie : la toute puissance du puncheur et le ravissement de l'éprouver. Le type a été fauché sur place. J'avais un seul regret, que Maurice (« Appelle-moi Maurice ! ») ne soit pas dans la salle pour assister à ma métamorphose : en un clin d'œil (deux jours de stage), de « styliste » j'étais passé puncheur ! Il ne faut pas demander l'impossible non plus, en deux jours, Maurice n'avait pas eu le temps de m'expliquer *tout* ce qui se passait *ensuite*. Le type, qui était série Nationale, s'en est chargé, il s'est relevé à 8, il m'a fermé l'œil gauche avec un coup que j'ai pas vu venir (la beauté de mon geste m'avait laissé songeur) et m'a collé une branlée. J'en ai jamais voulu à Maurice avec qui je m'étais si bien entendu pendant deux jours...

– Regardez ! C'est pas difficile quand-même !

C'est sûr, ce qui est difficile, comme toujours, c'est *après*.

Sang

« You know what blood looks like in a black and white video ?
Shadows, shadows, that's exactly what it looks like. »
John Prine

Le 17 août 1938 au Madison Square Garden, Arthur Donovan, l'arbitre du combat Lou Ambers/Henry Armstrong, fait part à ce dernier, blessé à la bouche, de son intention d'arrêter le combat.

– Henry, le ring est couvert de sang... de votre sang !
– Je saignerai plus, je vous le jure ! lui répond Armstrong.
Vainqueur aux points, trois rounds plus tard.

Satterfield (Bob)

« Bob Satterfield m'a fait presque aussi mal que mes ex-femmes. »
Jake LaMotta

D'après Eddie Fucht, Bob frappait encore plus qu'Earnie Shavers, mais il était encore plus fragile que « The Acom ». S'il n'avait pas gagné au premier coup qu'il envoyait, il avait perdu au premier qu'il recevait. Il a été battu par Jake LaMotta, Archie Moore et Ezzard Charles, mais il était l'ami de Miles Davis et c'est lui qui a présenté Sonji Roy à Cassius Clay.

Savón (Felix)

« ¡ No se fue, se quedo ! »

L'équivalent de Teofilio Stevenson, peut-être même meilleur. « Il y a trois choses que les Cubains savent faire : danser, baiser et se battre. » Un mètre quatre-vingt-seize, trois fois champion olympique, six fois champion du monde, il a battu (en amateur) : Michael Bentt, Lamont Brewster, Shannon Briggs, Ruslan Chagaev, Sultan Ibragimov et Ray Mercer. Il refusera un pont d'or (dix millions de dollars) pour affronter Evander Holyfield.

Saxton (Johnny)

« Saxton est peut-être orphelin de naissance, mais il ne manque pas de "cousins" à Philadelphie. »
Budd Schulberg

C'est W.C. Heinz qui raconte : « Un jour, j'étais passé tôt à l'Uptown Gym. Robinson travaillait au sac dans un coin tout seul. La salle était dans l'ombre et j'étais émerveillé de son élégance, de sa rapidité, de la manière dont il enchaînait les combinaisons. Je trouvais qu'à trente ans, il était meilleur que jamais. Il s'est arrêté, il s'est retourné. C'était Johnny Saxton. »

Heureusement que W.C. Heinz nous rappelle que Johnny Saxton était – aussi – un beau boxeur, on se souviendrait sinon de lui uniquement comme étant le type manipulé par Blinky Palermo, ce qu'il a – aussi – été. Né à Newark, orphelin, passant de famille d'accueil en orphelinat, il finira par trouver une certaine stabilité à Bedford-Stuyvesant dans le foyer d'Hortense Pierson, et par acquérir une certaine discipline en faisant de la boxe. Après une brillante carrière amateur,

31 victoires en 33 combats, il passe professionnel en 1949 et s'entraîne à l'Uptown Gym de Harlem avec les Ray Robinson et les Sandy Saddler, c'est un boxeur plutôt technique, défensif, pas très spectaculaire donc pas très populaire. Il est managé par Bill « Pop » Miller qui vend son contrat à Blinky Palermo pour 10 000 dollars. Les résultats ne se font pas attendre : 40 combats, 40 victoires, le même genre de palmarès que Billy Fox si ce n'est que Saxton est bien meilleur boxeur. Les observateurs attentifs ont vite fait de se rendre compte que les adversaires de Saxton ont une nette tendance à ne pas se montrer très vaillants. Lester Felton sera disqualifié pour non-combativité, l'arbitre demandera à Livio Minello de se « réveiller », les spectateurs couvriront Ramon Fuentes de tout ce qui leur tombe sous la main et la bourse de Johnny Bratton sera retenue.

Contre toute logique, après deux défaites successives contre Gil Turner et Del Flanagan et un match nul face à Johnny Lombardo, Johnny Saxton obtient une première chance mondiale face à Kid Gavilan. Le résultat est connu par avance de tous les *bookmakers* qui refusent de prendre les paris : alors que tout le monde a vu Gavilan gagner, Saxton est sacré champion du monde, le Cubain n'obtiendra jamais de combat-revanche comme il était d'usage en ces cas-là. Massacré par le rude Tony DeMarco, Saxton perdra son titre à Boston devant 14 000 spectateurs, ce qui ne l'empêchera pas de le récupérer le 21 février 1956 face à Carmen Basilio... la commission de l'Illinois ouvrira une enquête face à ce qui était apparu aux yeux de tout le monde comme un vol manifeste, elle se terminera comme d'ordinaire par un non-lieu. Basilio hachera Saxton sur place le 12 septembre et gagnera une belle inutile, par K.O. à la cinquième reprise, cinq mois plus tard.

Dans la vie, Saxton déconne à pleins tubes, il menace sa femme avec un flingue quatre mois après leur lune de miel, en juin 1956, dans le Queens, il massacre une voiture mal garée et emboutit ses deux occupants à coups de batte de base-ball. Après avoir perdu un combat contre Joe Micelli, il est arrêté à Newark par un policier de la route, il s'embrouille avec lui... le flic aurait – soi-disant – insulté sa femme, Saxton ouvre sa portière pour régler l'affaire, le flic l'étend raide. Quand un flic vous étend d'une seule droite, il est temps d'arrêter les frais, Saxton a vingt-huit ans, il ne sait rien faire et il est fauché, finies, la Cadillac pour Monsieur et la Cadillac pour Madame, le fisc a saisi sa maison de Flushing et son appartement de Harlem... docker jusqu'à ce que cela s'avère trop pénible pour ses lombaires.

Le 4 mars, il est arrêté après avoir commis un cambriolage, butin : 5 \$ 20 ¢, sa caution est payée par un bienfaiteur anonyme ; un mois plus tard, il cambriole un magasin, collé en taule, il essaie de se pendre avec ses chaussettes ; on le transfère à l'hôpital d'Ancora dans le New Jersey dont il sortira deux ans plus tard. Étant donné son état, « Il a le cerveau d'un enfant de dix ans », estime Franck O'Connor, le juge du Queens en charge de l'affaire, les charges contre lui seront abandonnées. Il trouve un emploi de balayeur dans un night-club et puis de concierge au Community Center de Brownsville.

Dans les années 90, il vit à New York dans un taudis sans électricité, il finira, sonné complet, dans une maison de retraite de Lake North en Floride où il mourra en 2008 à l'âge de 78 ans.

Il ne fera jamais un seul reproche à Blinky Palermo.

Sayers (Tom)

Sa rencontre avec l'Américain John Heenan le 17 avril 1860 est considérée comme le premier championnat du monde de tous les temps. Elle durera deux heures... rien que ça ! Heenan essaiera d'étrangler Sayers, la foule envahira le ring, l'émeute qui suivra durera plusieurs semaines ; pour faire retomber la pression, le match sera déclaré nul et on offrira une ceinture à chacun des boxeurs, Heenan et Sayers deviendront amis par la suite avant de se brouiller définitivement.

La garde de Tom Sayers était assez singulière pour l'époque, bras avant très bas, il semble qu'il esquivaient plutôt par retrait du corps... comme Ali un siècle plus tard. Pour donner une idée de l'in vraisemblable popularité dont il jouissait, à l'issue du combat, le public se cotisera pour qu'il ne boxe plus ; la somme récoltée s'élevant à 3 000 livres et ayant été judicieusement placée, Sayers n'aura pas à s'inquiéter pour ses vieux jours.

Ses obsèques à Camden seront suivies par une foule estimée à 100 000 personnes.

Scandale(s)



Des décisions scandaleuses, j'en ai entendu proclamer des tas... Ça met de l'ambiance, il y a toujours quelques canettes qui volent, la soirée finit gaiement.

J'ai le souvenir de Charly Labat, un poids moyen du Boxing Club Palois, qui a continué à dominer outrageusement, sous la douche, celui qui l'avait, soi-disant, battu dix minutes plus tôt sur le ring. Persuadé, depuis ce soir-là, que les arbitres lui en voulaient, il n'a pas pu se retenir d'en étendre un aussitôt qu'il en a eu l'occasion.

Le Béarnais est rancunier...

Je me souviens d'un Bonnetaz/Griffith à Périgueux : avant d'être déclaré perdant, le vieillard avait donné la leçon d'un bras au brave Joël qui, le lendemain, a mangé le morceau en déclarant : « Griffith a peut-être gagné, mais sur ma licence y a marqué : Bonnetaz vainqueur, et c'est ça qui compte ! »

Le Parisien ne pense à rien...

Personne ne se soucie plus que les deux championnats du monde d'Ali contre Sonny Liston soient les deux combats les plus (in)visiblement truqués de l'histoire de la boxe ; Leon Spinks avait perdu contre Larry Holmes qui avait peut-être gagné devant Evander Holyfield et ainsi de suite... L'histoire de la boxe est parsemée de scandales petits ou grands, ça permet de tenir des conversations d'ivrognes jusqu'à pas d'heure.

Prenons l'exemple du match nul entre Evander Holyfield et Lennox Lewis... C'est un défaut de raisonnement de penser qu'il s'agit d'un scandale *sportif* puisque c'est, pour l'essentiel, une réussite *financière*. Pour ne pas être dupe, il fallait aller au-delà de l'indignation naïve pour se poser la question « à qui profite le crime ? ». Et, en réalité, le crime profitait à tout le monde : à Don King bien sûr, aux fédérations, aux intermédiaires, aux chaînes câblées qui retransmettraient la revanche, au casino qui remporterait les enchères, mais aussi aux deux boxeurs qui gagneraient davantage pour la revanche qu'ils n'auraient gagné autrement : Holyfield était au bout du rouleau, Lewis endormait le spectateur américain et celui qui doit les battre n'était pas encore prêt.

Dans ces conditions, où est le scandale ? Avec Tyson en taule, l'Industrie faisait ce qu'elle pouvait avec ce qu'elle avait. Ce n'est pas sa faute s'il n'y avait pas grand monde en magasin... Le scandale aurait plutôt été de se priver de tant de bénéfices à si peu de frais.

L'opinion publique a tendance à désirer que le sport soit retranché du borbier où elle patauge, mais aujourd'hui où il tend à remplir l'espace que la politique lui a abandonné, il est de plus en plus évident que le sport est l'objet de toutes les manœuvres et le théâtre de toutes les malversations. Par quel miracle, étant donné les sommes qui s'y brassent, voudrait-on que la boxe soit le sanctuaire que le Tour de France ou les Jeux olympiques ne sont plus ?

Post-scriptum : le scandale le plus voyant de ce combat n'était-il pas Holyfield lui-même, ressemblant de plus en plus au croisement de Ben Johnson et de (feue) Flo-Jo ?

Schaaf (Ernie)

Ernie (67 combats, 53 victoires dont quelques-unes significatives sur Tommy Loughran et Max Baer) est mort des suites de son seul combat perdu avant la limite face à Primo Carnera, soi-disant minable.

Ce 10 février 1933 au Madison Square Garden, Schaaf était le favori logique de la rencontre, il avait beau mesurer une tête de moins que Carnera et lui rendre vingt kilos, il semblait tout à fait capable de mettre fin à la carrière du géant transalpin qui n'avait jamais prouvé grand-chose, sinon son courage face à Jack Sharkey qui l'avait haché menu lors de leur première rencontre*. L'Italien était considéré par les spécialistes comme un Hercule de foire (ce qu'il avait été) manipulé par la Mafia (ce qui n'était pas vraiment faux), vainqueur facile de combats que l'on « arrangeait » à son insu (ce qui a dû arriver), une attraction triste comme la femme à barbe et les sœurs siamoises. Quoi qu'il en soit, ce sera l'inverse qui se produira, K.-O. à la 13^e reprise, Ernie Schaaf sera transporté à l'hôpital dans le coma. Il en sortira pour rassurer sa mère accourue à son chevet : « Ça va au poil ! » avant d'y retomber et de mourir quatre jours après le combat.

La mort d'Ernie Schaaf donnera lieu à quantité d'interrogations sans réponses, on émettra l'hypothèse** que les séquelles de son combat perdu six mois plus tôt contre Max Baer auraient fragilisé le pauvre Ernie et que les coups de Carnera n'auraient fait qu'achever la tâche ; on aurait pu aussi bien incriminer la soixantaine de combats qu'il avait livrés avant de rencontrer Baer puis Carnera. On évitera de le faire.

* Lors de la deuxième, Sharkey étrangement léthargique laissera filer son titre au bénéfice de Carnera.

** Dans un genre différent, on évoquera la scène de ménage entre Benny Paret et son épouse au cours de laquelle cette dernière avait assommé le « Kid » au moyen d'un rouleau à pâtisserie.

Schmeling (Max)



Juste après la Deuxième Guerre mondiale, pour tenter de remonter la pente, Max Schmeling et sa femme, l'actrice tchèque [Anny Ondra](#)*, se lancent dans l'élevage de poules et de visons près de Hambourg. On peut, *a priori*, s'étonner que le couple ait pensé élever des visons et des poules côte à côte... on imagine facilement la catastrophe pour peu que les visons réussissent à s'introduire dans le poulailler ; on peut y voir, aussi, la parfaite métaphore de ce qu'ont été la carrière et le destin de Max Schmeling : une poule (mettons, un coq) et un vison, une volaille et un fauve... « la proie et le couteau, la victime et le bourreau », une somme de paradoxes et de contradictions. Faire tenir ensemble deux choses lorsque l'on est soi-même un homme séparé en deux comme ses poings : avec son gauche, Max avait tout juste la force de tenir sa fourchette, avec sa droite Schmeling aurait pu arracher la tête d'un auroch adulte.

Deux...

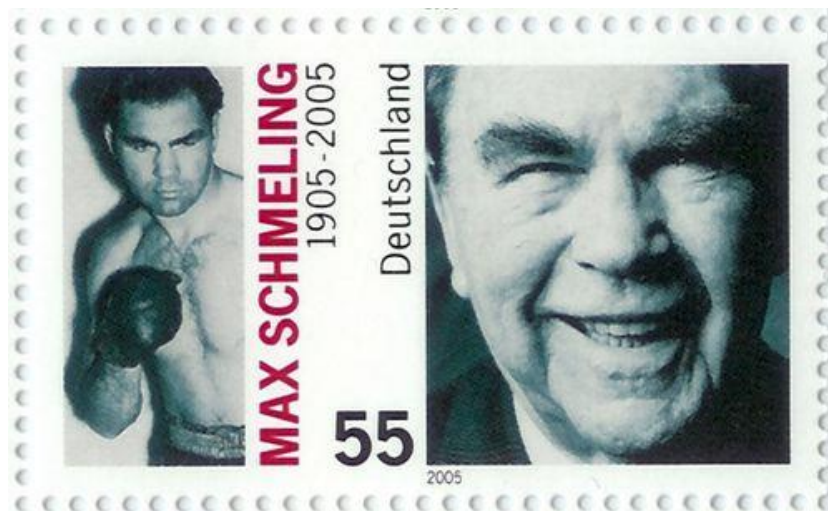
Deux comme ses deux combats distants de deux ans avec Jack Sharkey pour le titre mondial des poids lourds. Premier combat, Jack Sharkey est disqualifié pour coup bas, Schmeling sera donc le premier boxeur à gagner son titre sur disqualification (la honte !) ; deuxième combat, le premier champion du monde européen gagne nettement, mais il est déclaré perdant... « On s'est fait foler, on aurait tû rester au lit ! » conclut son manager.

Deux...

Deux comme ses deux rencontres à deux ans d'intervalle avec Joe Louis au Yankee Stadium du Bronx. Premier combat, Schmeling a remarqué que Louis a tendance à laisser tomber sa gauche après l'avoir donnée, Schmeling le bombarde en droite et le bombardier, soi-disant imbattable, finit à plat ventre** au douzième round. Deuxième combat, le *Brown Bomber* déchaîné, possédé par son rôle de champion du Monde Libre face à celui du Totalitarisme nazi, l'ensevelit sous un déluge de coups (40 donnés, 40 reçus en 124 secondes). Le *Schwarze Ulban* est *kaputt* à la première reprise et passe deux semaines à l'hôpital pour y soigner deux vertèbres lombaires fracturées, Schmeling ayant eu la mauvaise idée de tourner le dos à Louis.

Son manager, Joe Jacobs, était juif, mais Max Schmeling était l'ami de la famille Goebbels ; il n'était pas membre du parti national-socialiste, mais il a été le modèle de la statuaire d'Arno Brecker ou de Josef Storak (*Kamaraden* !) ; parachutiste (*Fallschirmjäger*) pendant la guerre, il aurait caché deux enfants juifs pendant la Nuit de Cristal comme à peu près tous les Allemands qui s'en sont sortis avec les félicitations du jury.

Après avoir tenté un vague *come-back* en 1947/1948 (cinq combats, trois victoires) et abandonné l'élevage de poules et de visons, il se transformera en homme d'affaires prospère, devenant, grâce à ses amitiés américaines, l'importateur exclusif de Coca Cola pour l'Allemagne de l'Ouest. Propriétaire d'une usine de cigarettes alors qu'il était non fumeur, Max Schmeling, après avoir été, un peu malgré lui, le symbole de l'Allemagne national-socialiste, accompagnera le redressement et la prospérité de l'Allemagne de l'Ouest. « Le Uhlan noir » aidera financièrement Joe Louis à de multiples reprises, il réglera une partie de ses obsèques rubis sur l'ongle et portera son cercueil. En 1933, il avait été invité à rencontrer Adolf Hitler à la Grande Chancellerie, en 1987, il sera désigné comme étant le plus grand sportif allemand du siècle devant Boris Becker, Steffie Graf et Franz Beckenbauer.



Maximilian Adolph Otto Siegfried Schmeling est mort à 99 ans en 2005, cinq ans plus tard, Uwe Boll réalisera un *biopic*, « Max Schmeling, Eine Deutsche Legend », avec Henry Maske, champion du monde des poids mi-lourds de 1993 à 1996 dans son rôle.

* Aussi blonde que toutes celles qui suivront,

elle sera la vedette du dernier film muet d'Alfred Hitchcock, *Blacmail* (1929).

** Avec Maman Barrow assistant pour la première fois à un combat de son fils et qui gémit :
« Mon Dieu ne le laissez pas le tuer ! Mon Dieu, ne le laissez pas le tuer ! »

Scholz (Gustav)

Réincarnation de Max Schmeling en un peu moins lourd, gaucher, beau gosse, Gustav Scholz fera la fierté de l'Allemagne d'après-guerre. Alors qu'il n'a pas encore disputé un seul combat amateur, « Bubi » Scholz effectue au pied levé son premier combat professionnel contre Werner Eichler ; son adversaire devait se marier le lendemain... le mariage sera remis ! La carrière de Gustav Scholz sera interrompue le temps qu'il guérisse de la tuberculose ; après avoir battu Charles Humez pour le titre européen des poids moyens, il remportera le même titre dans la catégorie supérieure.

Sa carrière terminée, « Bubi » défraiera plusieurs fois la chronique par sa maladresse, il se suicide deux fois (sans succès) et il tue sa première femme le 22 juillet 1984 en « nettoyant » un revolver.

Alzheimer.

Scott (James)

On ne sait pas trop quand il est né, peut-être en 1947, peut-être en 1946, on s'en fout ! puisque, pour le reste, c'est du classique, on peut même écrire sa bio les yeux bandés et en pilotage automatique comme un quatrième de couverture de *Série noire* : James Scott, né à Newark, deuxième enfant d'une fratrie de douze, arrêté à treize ans pour quelques délits au-delà de ceux que l'on se doit de commettre à son âge (« Bonbons ! caramels ! esquimaux ! chocolats ! Sucrer les mamelles à Lollobrigida ! »), placé en maison de correction. Comme James ne se corrige pas vraiment, qu'il est allergique aux traitements qui lui sont infligés, lorsqu'il aura fêté ses dix-huit ans, en guise de cadeau d'anniversaire, on le colle en taule où il pourra se distraire en brisant quelques crânes au moyen de tout ce qui lui tombe sous la main... Cet âge est sans pitié ! Rubin « Hurricane » Carter, lui-aussi incarcéré à Trenton, accusé quant à lui d'un triple meurtre dont il sera innocenté par la suite, s'entraîne au sein de la prison en vue d'un hypothétique retour (qui n'aura jamais lieu), Scott est le seul à tenir trois rounds en face de lui.

Incarcéré en 1965, libéré en 1968, James retournera en taule vite fait pour attaque à main armée (comme s'il avait besoin d'un ustensile !). Libéré sur parole en 1974, James disputera quelques combats, suffisamment et avec suffisamment de succès pour être pressenti pour affronter John Conteh, champion du monde des lourds-légers, si ce n'est qu'en lieu et place James sera accusé de meurtre... Une histoire de dope pas très claire... d'un type (« Black Jack ») qui lui ressemble vaguement, mais qui ne peut pas vraiment témoigner en sa faveur dans la mesure où il s'est fait truffier de plomb entretemps. Résultat des courses : Scott est condamné à trente ans de prison. James a de la chance dans son malheur, le directeur du pénitencier est fan de boxe et décide de faire tout ce qui est en son pouvoir pour permettre à Scott de poursuivre sa carrière. C'est là que l'on se rend compte de l'importance de la boxe dans la psyché d'outre-Atlantique : Scott rencontrera Eddie Gregory (Eddy Mustafa Muhammad), classé numéro 1 WBA (et champion du monde deux ans plus tard), dans l'auditorium où a eu lieu, sept ans plus tôt, une émeute sanglante. La rencontre est retransmise sur HBO, 450 spectateurs payants seulement, mais les détenus peuvent suivre la réunion sur trois écrans géants et, lors de ce combat, Scott se montre si brillant qu'Harold Lederman, l'un des juges, déclarera plus tard qu'il n'a jamais vu de toute sa vie un aussi bon poids mi-lourd que ce soir-là. Scott était meilleur que Bob Foster et peut-être même meilleur qu'Archie Moore *himself*.

Après ? Après, tout merde, sinon tout le monde en aurait entendu parler et il y aurait eu un film avec Denzell Washington – l'air pénétré dans le rôle titre et l'attente de l'Oscar du meilleur rôle masculin –, malheureusement, la morale s'en mêle (« Ce type est pas clair ! »), le championnat du monde envisagé n'aura jamais lieu.

À l'issue de quelques rencontres (victorieuses) qui ne rajouteront rien à sa gloire et après une défaite pour son dernier combat l'opposant, au pénitencier de Rahway, à Dwight Muhammad Quawi, multiple champion du monde (et ancien compagnon de cellule), James Scott sera libéré en 2005 (il avait 58 ans).

Depuis 2014, James Scott – reconnu dément – est hospitalisé dans un service spécialisé du New Jersey.

On se demande ce que foutent Hollywood et Denzell Washington.

Scypion (Wilford)

Il est mort à 55 ans, cela faisait dix ans qu'il était sonné et qu'il souffrait de la maladie de Parkinson, mais trois ou quatre fois par semaine, il répétait à sa sœur, Mary Wiltz : « J'ai tué un homme... il s'appelait Willie Classen... l'arbitre aurait dû arrêter le combat ! J'ai tué un homme... »

Seales (Sugar Ray)

Né aux Îles Vierges où son père était en garnison (le paternel n'aurait perdu qu'un seul combat sur les trente-deux soi-disant disputés sous les drapeaux), Ray Seales a disputé pas moins de trois cent cinquante combats amateur et n'en a perdu que douze.

Gaucher, très grand pour son poids, il a été le seul Américain à ramener une médaille d'or des Jeux olympiques de 1972 à Munich. À cette époque-là, ramener une médaille d'or n'ouvrait pas forcément les portes du succès comme ce sera le cas par la suite, sans compter que l'on se souvient, surtout, des JO de Munich pour la prise d'otage des athlètes israéliens par un commando de Septembre Noir.

La preuve : pour son premier combat professionnel payé mille dollars, Seales se retrouve en face de Gonzalez Rodriguez, un type de Tacoma, comme lui.

Sa carrière sera menée en dépit du bon sens, d'abord par George Yelton, propriétaire d'un *Taco* (pour lui, la promotion consistait à suspendre une banderole à la gloire de Seales au-dessus du comptoir et à trinquer avec les ivrognes), et ensuite par un type dont la seule préoccupation, lorsqu'il l'accompagnait en déplacement, était de comparer le rapport qualité/prix des prostituées locales avec celles du bled dont il était natif.

C'est comme ça qu'après avoir gagné ses vingt et un premiers combats professionnels, Seales s'est retrouvé (le 30 août 1974 à Boston) sur le même ring que Marvin Hagler – son entourage ignore visiblement qu'il vaut mieux éviter de rencontrer « Marvelous » (à cette époque Marvin est invaincu en quatorze combats dont il a gagné treize avant la limite) –, et qu'il perd.

Aux points.

Pas si mal !

Pour la revanche, à Seattle, le 26 novembre de la même année, Seales obtiendra le match nul (l'un des juges lui accordait même deux points d'avance).

La classe !

Les deux boxeurs se rencontreront une troisième fois cinq ans plus tard, à Boston, et Marvin, après avoir envoyé Sugar Ray trois fois à terre, gagnera la « belle » par K.-O. à la première reprise.

This is the end, my friend !

Seales boxera pourtant quatre années supplémentaires et se retirera avec un assez joli palmarès : 56 victoires pour 67 combats. Malheureusement, s'il se retire sur une victoire expéditive (K.-O. à la première reprise) devant Max Hord (dont ce sera le dernier combat), Seales, à cette époque, est déjà quasiment aveugle.

En août 1980, à Bâton Rouge, lors d'un combat contre Jamie Thomas, il prend un coup de pouce dans l'œil, décollement de la rétine. Il continuera pourtant à boxer jusqu'en janvier 1983.

Le premier chirurgien à l'avoir opéré, le docteur Hsushi Yeh, affirme lui avoir interdit de boxer de nouveau, Seales lui aurait répondu qu'il ne savait faire que ça et que dans deux ou trois combats, il aurait une chance mondiale. Il aura juste l'occasion de gagner la ceinture NABF des poids moyens contre Sammy NeSmith et de la perdre contre James Shuler.

Sept opérations en trois ans – apprendre par cœur les chartes des ophtalmologistes –, remonter sur le ring une fois encore et, à la fin, se retrouver avec 160 000 dollars de dettes, aveugle complet de l'œil gauche, 10 % de vision à l'œil droit.

Sammy Davis donnera à son profit un concert de charité qui rapportera 25 000 dollars.

– Normal, il a les trois B*, je n'en ai que deux...

Ray Seales est l'exemple même du talent gâché par un management médiocre (trop de combats durs trop tôt), à moins que son talent n'ait pas été tout à fait à la hauteur des ambitions légitimes que l'on pouvait nourrir *pour* lui.

On ne le saura jamais. Dans l'histoire de la boxe, il n'y avait pas de place pour un troisième Sugar Ray.

Une histoire triste comme la boxe en raffole.

Plus de 400 combats amateurs et professionnels confondus sans compter les rounds d'entraînement qui, quelquefois, comptent double.

Des heures à se battre.

– J'ai été en enfer, j'ai combattu les monstres, quand j'en suis revenu, j'étais aveugle.

Les monstres, ce sont ceux contre lesquels il s'est battu et contre lesquels il a perdu : Marvin Hagler, Eugene « Cyclone » Hart, Alan Minter, Ronnie Harris, Ayub Kalule, Dwight Davison, James Shuler, mais aussi des boxeurs comme Jamie Thomas, pas très bons, mais dangereux.

Les monstres, en réalité, ce sont tous ceux contre lesquels on se bat.

Sugar Ray Seales est resté vivre à Tacoma où il a travaillé comme éducateur pour enfants autistes avant de se retirer à Indianapolis.

Il a six enfants, douze petits-enfants, du ventre, un sourire avec une dent en moins sur le devant et des lunettes aux verres épais comme un cul de bouteille.

Il n'a aucune amertume en lui, il aime toujours la boxe et il cherche un jeune type gaucher comme il l'était pour lui apprendre ce qu'il sait. Avec la chance qui le caractérise, il ne le trouvera pas.

* Black (Noir), Blind (aveugle) et Broke (fauché).

Seelig (Erich)

Champion d'Allemagne poids moyen en 1931 et mi-lourd en 1933. Menacé de mort parce que juif, il fuira son pays la veille de la défense de son titre des poids moyens, accompagné de sa femme à qui les nazis interdiront de participer aux Jeux olympiques de Berlin.

Après quelques combats en France (deux défaites aux points devant Marcel Thil et une victoire face à Kid Tunero), il émigrera – via Cuba – aux États-Unis où il poursuivra une carrière tout ce qu'il y a de plus honorable, il compte une victoire sur Ken Overlin sacré champion du monde deux ans plus tard. De façon paradoxale, alors qu'il ne frappait pas (8 victoires par K.-O. sur les 41 que compte son palmarès), il mettra fin à la carrière de Mickey Walker, le petit bull-dog qui n'a pas peur des gros, en le battant avant la limite.

Erich Seelig est mort en 1984, sans jamais avoir récupéré ses titres nationaux.

Sharkey (Jack)



De son vrai nom Juosas Zukanskas. Quand il était bon, il était excellent, quand il était mauvais, il était affreux. C'est l'un des champions du monde poids lourd dont la carrière est la plus riche en décisions controversées. En juillet 1927, il domine aisément Jack Dempsey, à tel point que l'ex-champion du monde se sent obligé de le frapper en-dessous de la ceinture, la quatrième fois, Sharkey se retourne vers l'arbitre pour protester, Dempsey le cueille en crochet gauche*... « Out ! » Lorsque, plusieurs années plus tard, on lui demandera s'il en voulait à Dempsey, Sharkey répondra : « Non... Il a vu l'ouverture ! » Sharkey ne se privera pas lui-même de manœuvres frauduleuses, en février 1930, il battra Phil Scott sur le même genre de coup litigieux. Quatre mois plus tard, il rencontre Max Schmeling pour le titre, à la quatrième reprise, il plie Schmeling sur un coup bas. Disqualifié ! En octobre 1931, il bat Primo Carnera à la régulière (si tant est que quelque chose concernant Carnera puisse être régulier). En juin 1932, c'est le manège enchanté, il gagne le combat revanche contre Max Schmeling, il est champion du monde. Un an plus tard – tout le monde descend ! –, battu par Primo Carnera, il ne l'est plus (on vous l'avait bien dit !). Et tout le monde pense que Sharkey a plongé. Même sa femme a des doutes à ce sujet.

Il profitera de sa retraite pour devenir un as de la pêche à la mouche (« Les poissons sont sympas... ils rendent pas les coups ! ») avant de mourir le 17 août 1994 à 91 ans.

Sans avoir avoué.

* « Qu'est-ce vous auriez voulu ? que je lui écrive une lettre ? »

Sharkey (Tom)

Marin de profession avec une étoile et un trois-mâts tatoués sur la poitrine. Propriétaire par ailleurs d'une oreille gauche en chou-fleur due à ses activités récréatives.

Un mètre soixante-treize seulement, vainqueur de Bob Fitzsimmons par disqualification dans un combat arbitré par Wyatt Earp. Le Marshall d'OK Corral travaillant pour Dan Lynch, le manager de Sharkey, il semblerait que sa décision ait quelque peu manqué d'objectivité, en fait la décision est un vol manifeste. « Fitz » prendra sa revanche quatre ans plus tard, victoire par K.-O. à la deuxième reprise.

Toujours par disqualification, Tom Sharkey battra « Gentleman » Jim Corbett, il avait fait match nul avec lui lors de leur première rencontre après que la police eut interrompu le combat à la quatrième reprise.

Il sera battu deux fois par James J. Jeffries, la première fois à San Francisco après que les gradins du « Mechanic's Pavilion » se seront écroulés, la deuxième à Coney Island. Au cours de cette rencontre, James J. Jeffries cassera le nez du marin au premier round et deux côtes ensuite. Sharkey descendra du ring avec une oreille (la gauche) de la taille d'une grappe de raisin, les deux protagonistes auront les cheveux brûlés par les lampes à arc installées pour filmer le combat.

Mort à 79 ans à San Francisco après s'être marié avec son infirmière.

Shavers (Earnie)

« Si quelqu'un frappe plus fort que Shavers, je le flingue ! »

Tex Cobb

« Seul Dieu frappe plus fort que moi. »

Earnie Shavers

Reconnu à l'unanimité de ses adversaires comme le plus gros frappeur de tous les temps. « Il frappe si fort que ma famille a tremblé jusqu'en Afrique ! » (Muhammad Ali) ; « Être frappé par Tyson, c'est être frappé par une Ferrari, être frappé par Shavers, c'est être frappé par un Mack (Larry Holmes) ; « Il frappe plus que Foreman ! » (Ron Lyle) ; « Il frappe si fort qu'il peut transformer de la pisse d'âne en kérosène » (James Tillis). Jerry Izenberg a résumé l'avis général : « Shavers est le genre de type qui peut vous casser une cheville en vous serrant la main ».

« The Acorn » comptabilise 68 victoires avant la limite (dont 23 au premier round) sur les 74 qu'il a remportées. Il faudra que le public attende son quarantième combat pour voir l'un de ses adversaires (Vicente Rondon) terminer debout. Beaucoup d'entre eux ont arrêté les frais après avoir rencontré le « Black Destroyer » et Muhammad Ali aurait été bien inspiré de le faire.

Shavers a disputé deux championnats du monde qu'il a perdus, le premier contre « The Greatest » qui, de l'avis de beaucoup, a été déclaré vainqueur ce soir-là parce qu'il s'appelait Muhammad Ali, le deuxième contre Larry Holmes, qu'il a perdu avant la limite non sans avoir expédié le champion au tapis sur une des droites les plus fantastiques de l'histoire (à se demander comment Holmes a pu se relever)...

« J'aimais beaucoup Earnie, il a travaillé dur pour y arriver, il a ramassé le coton, il a posé des rails pour les chemins de fer, il a travaillé à la chaîne chez General Motors... au septième, j'ai vu qu'il était crevé. Franchement, ça servait à quoi de le laisser continuer... qu'on lui laisse prendre ses 300 000 dollars et qu'on le laisse rentrer à la maison ! Je lui dis : « Arrête les frais, Earnie... t'en prends trop ! » et là, je vois un éclair... j'étais au tapis en train d'essayer de me relever ! »

Sylvester Stallone voulait l'engager pour tenir le rôle de Clubber Lang dans *Rocky 3*. En guise d'audition, les deux hommes ont mis les gants, Earnie – sympa – y allait cool, Sly – crétin –

l'encourageait à y aller pour de bon : « Vas-y, montre un peu ce que tu as dans les mains ! » Le « Black Destroyer » a fini par appuyer un peu... « Je lui en ai collé une là où les boxeurs ont le foie... je suppose que les acteurs l'ont au même endroit ». Sûrement... Sly est parti vomir tripes et boyaux (peut-être même un morceau de son foie) dans les toilettes. « Je suppose que c'était une audition et que je l'ai foirée », a conclu Shavers, philosophe. Il sera remplacé pour le rôle par Mister T.

Il fera une brève réapparition au début des années 90, inspiré sans doute par le *come-back* réussi de George Foreman, mais surtout attiré par l'odeur de la montagne de dollars qu'il pourrait se faire si la rencontre avec Big George avait pu être organisée (« Alors, c'est qui qui frappe le plus ? »), avant de perdre son dernier combat contre Brian Yates par K.-O. à la deuxième reprise.

– Ils m'ont dit que c'était une chèvre, mais ils ont oublié de le prévenir.

En vérité, Brian Yates était *vraiment* une chèvre, il perdra 70 des 78 combats qu'il disputera ensuite. « The Black Destroyer » souffrait de ce terrible défaut des puncheurs, il était fragile, tout cela sans compter qu'il avait cinquante ans, et qu'à cet âge on l'est davantage encore.

« The Acorn », marié cinq fois, neuf enfants, douze petits-enfants, a tout perdu ou à peu près : son argent, sa Rolls-Royce, sa maison, son réseau de filles d'un soir, mais opéré assez tôt et avec succès d'un décollement de la rétine, Earnie Shavers est plutôt en bonne forme.

Il vivait à Moreton, dans la banlieue de Liverpool où il est pasteur de l'église évangéliste du coin.

Pour quelqu'un qui en a pris quelques-unes, il est mort à l'âge respectable de 78 ans le premier septembre 2022.

Sheehy (Michael J.)

Auteur de *With These Hands, The Rise And Fall of Francis Delaney*, un concept album sur la vie d'un boxeur imaginaire dédié à « ceux qui savent que la victoire c'est le combat ». Très beau.

Shields (Claressa)



La boxeuse de Flint (Michigan) est double championne olympique, chez les professionnelles elle est titulaire d'une collection impressionnante de ceintures et a pris sa revanche sur la seule femme qui l'a battue (Savannah Marshall). Elle s'est autoproclamée GWOAT (Greatest Woman Of All Time).

[Show boating](#)

« [Cinéma](#) ! » hurle la foule. Elle est rarement d'accord, mais elle rigole.

Show business

« *There's No Business Like Show Business* »

Ethel Merman

La boxe, c'est du *show business* avec du sang !

Shumenov (Beibut)

S'il fallait, à tout prix, trouver une parfaite antithèse à tous ces Afro-Américains nés dans la misère, délinquants devenus champions avant de sombrer dans l'alcool et/ou dans la dope, Beibut Shumenov ferait parfaitement l'affaire.

Première originalité : il n'est pas né au fin fond du Bronx, mais à Chimkent, au Kazakhstan, où ses parents ont fait fortune dans les travaux publics après la chute du régime communiste.

Deuxième originalité, il n'est pas illettré mais, associé à son frère Chingas, il fait office de conseiller juridique dans l'entreprise familiale. Beibut n'est ni bègue ni dyslexique, il parle cinq langues.

Depuis qu'il a décidé de devenir boxeur professionnel, il occupe une villa de 900 mètres carrés avec gymnase, ascenseur et salle de cinéma, Cost Line Drive au nord de Las Vegas. Il se lève tous les matins à 5 heures pour une séance de caisson hyperbare, le soir, avant de téléphoner à son frère pour gérer les affaires courantes, il fait deux heures de lutte. Pour tout ce qui se rapporte à ses affaires sportives, il a monté une société : KZ Events, son homme de confiance est une femme, Cary Redlin, native du fin fond du Dakota.

Champion du monde après huit combats seulement, il a subi deux défaites, dont une en 2014 face à Bernard Hopkins né dans les rues de Philadelphie...

Rengaine sur trois accords

– Il y a les moutons et il y a les loups... j'étais un loup ! À quatorze ans, j'ai pris un coup de pic à glace dans le poumon... trente jours d'hosto ! Un an plus tard, j'ai pris un coup de pic à glace dans le dos. À dix-sept ans, j'ai été condamné deux fois... huit ans au mieux, dix-huit ans au pire. J'ai fait cinquante-six mois au pénitencier de Graterford en Pennsylvanie... j'allais aux douches en short, s'il faut vous faire un dessin. Dehors, mon frangin s'est fait flinguer, ma copine m'a quitté, mes potes ne prenaient pas les appels en PCV... ma mère venait deux fois par semaine... qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige... à se faire peloter pour savoir si elle avait rien planqué dans son soutien-gorge !

Shumenov avait quinze combats lorsqu'il a rencontré Hopkins qui en comptait cinquante de plus et qui avait battu (il y a longtemps, certes) Roy Jones Jr, Oscar De La Hoya et Felix Trinidad.

Dirty Dozens

– J'suis un type dangereux... j'ai détruit des carrières... j'ai ruiné des rêves ! La boxe, c'est sérieux, c'est la guerre ! Faut pas pleurer... faut pas se plaindre à l'arbitre... « Bernard me fait mal ! »

Bernard Hopkins n'a pas détruit la carrière de Beibut Shumenov, il n'a pas ruiné ses rêves, Shumenov n'a pas pleuré, il ne s'est pas plaint à l'arbitre, il a perdu nettement aux points après avoir fait un petit tour au tapis à l'avant-dernier round.

Depuis, il a récupéré son titre.
Le Kazakh est coriace.

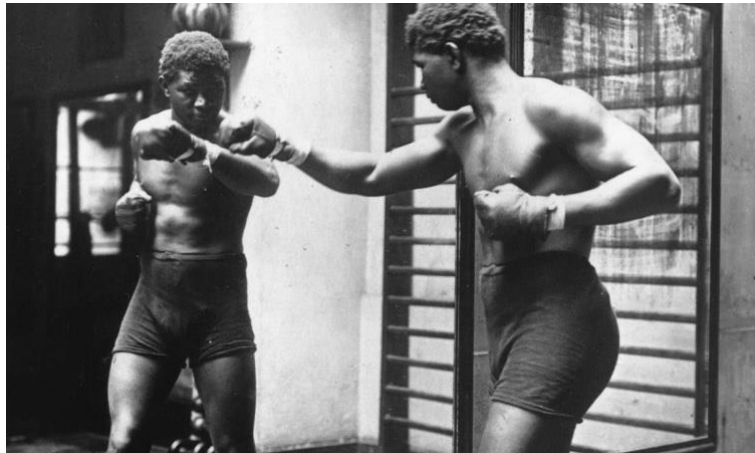
Sidney (Smadja)

Il était la grande gueule faisant vibrer les réunions, des fois, il était drôle, d'autre fois pas. Il n'y a presque plus de réunions, Sidney Smadja n'y va plus, il vit avec ses sœurs du côté de la Porte des Lilas, le vendredi, il prend le bus pour retrouver ses copains dans un bistrot de Belleville, avant de rentrer, il fait le papier. La boxe est morte pour lui, il ne veut même plus en parler.

SIGLES

AAU/ABC/AIBA/A2/BBC/BBBC/BWAA/CYO/D/DQ/EBU/ESPN/FFB/FR3/GBA/GBC/GBF/GBO/GBU/GD/GKO/GP/HBO/IBA/IBB/IBC/IBF/IBHOF/IBL/IBO/IBRO/IBU/IOC/IRS/IWBF/IWBHF/JBC/JO/KO/KOD/L/LF/MN/NABA/NABF/NABO/NBA/NC/NCBA/ND/NYSAC/PABA/PAL/PD/PKO/PP/TD/TF1/TKO/TL/TW/TWBA/UBA/UBC/UBF/UBO/USBA/USNBC/USBC/W/WABA/WBA/WBAN/WBB/WBC/WBCC/WBE/WBF/WBI/WIBF/WBL/WBN/WBO/WBU/WCOB/WIBA/WT/WFBF/WTBF/WUBA

Siki (« Battling »)



Né Amadou M'barick Fall (peut-être) le 22 septembre 1897 (peut-être) à Saint-Louis du Sénégal (sans doute), d'Assane, pêcheur, et d'Oulimata, son épouse, rebaptisé (par qui ?) « Battling » Siki (de quoi Siki est-il le nom ?), il a été le premier champion du monde « africain » et l'objet de tous les phantasmes, le point nodal d'un récit où toutes les idéologies se rencontrent, s'affrontent avant de se séparer puis de s'évanouir lorsque le mythe ne leur est plus utile.

Amadou M'barick Fall est, dans un autre *genre*, l'équivalent d'Emile Griffith.

On a rejoué à propos de « Battling » Siki aussi bien Tarzan que Charles Darwin, Elephant Man que la Vénus hottentote.

Pour éclaircir le propos, il faut d'abord raconter ce que l'on sait en utilisant le conditionnel plus que de raison. M'barick Fall serait donc né le 22 septembre 1897 à Saint-Louis du Sénégal, un port sur la Côte atlantique dont les habitants, indigènes compris, sont citoyens français. Enfant, M'barick joue à plonger pour récupérer les pièces de monnaie que les touristes jettent du pont des navires... C'est fou ce que les touristes aiment jouer à jeter ce qui leur tombe sous la main, que ce

soit aux enfants du tiers-monde ou aux singes dans les zoos... « Ils sont marrants ! » Mettons un maître et son chien : « Rappelle ! » et le chien rapporte... « Il adore ça », dit le maître, en fait, il n'en sait rien, on n'a pas demandé son avis au chien. Et aux enfants qui plongent, on ne demande rien non plus si ce n'est de rapporter !

« Once upon a time », c'est ainsi que commencent les contes de fées, une mystérieuse Hollandaise qui, selon certains, serait française ou bien allemande, cantatrice à moins que ce ne soit l'employée d'une quelconque administration coloniale, remarque le p'tit M'barick et le « kidnappe ». La fée (ou la fille du Pharaon) lui demande s'il veut la suivre en Europe et l'enfant dit « Oui ». Son père ne peut plus s'y opposer, Assane est mort en mer il y a déjà quelques années, sa mère laisse donc partir en France son fils de onze ans (à peu près... peut-être seulement huit, mais vous connaissez les négrillons ? très vite formés ! Quant aux négresses, elles ont tant d'enfants et si facilement que ce n'est pas un de plus, un de moins qui va les déranger). Le jeune garçon débarque donc à Marseille où la mystérieuse fée batave (Elaine-Marie Holtzman-Gross ?) s'évanouit et M'barick se retrouve plongeur dans un restaurant... « Maille-toi Bamboula, quand t'auras fini ta vaisselle, faut balayer la salle ! » et quelques années plus tard sur un ring face à un type qui lui veut du mal. Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, tout le monde veut du mal à tout le monde et M'barick Fall se retrouve incorporé au huitième régiment colonial et baladé comme ses copains d'un transport de troupes moites en route vers les Dardanelles aux tranchées gelées de Champagne. Pour le remercier de sa résistance aux intempéries et de sa bonne volonté, Fall aurait été décoré de la croix de guerre et de la médaille militaire, mais aucun document ne vient attester de son héroïsme (les Fall sont légion, on en compte des douzaines rien qu'au cimetière de Lectoure).

Lorsqu'il est démobilisé, « Battling » Siki reprend la boxe, dans les journaux de l'époque, il n'est pas décrit comme un féroce technicien, plutôt comme un chimpanzé avec des gants, un sauvage tout droit sorti de la jungle avec les qualités que l'on prête aux singes et aux sauvages : la force phénoménale, la puissance à l'état pur, l'incroyable résistance. On ne lui jette pas des bananes, mais ce n'est pas l'envie qui manque. Battling s'en fout ! Lorsqu'il en a l'occasion, il fait remarquer à ses interlocuteurs qu'il n'est pas cannibale, qu'il ne parle pas petit-nègre et qu'il n'a jamais mis les pieds dans la jungle, mais personne ne l'écoute et l'on continue à le décrire comme un phénomène de foire se balançant de liane en liane à l'aide de biscotos comack. Il aurait aussi pu faire remarquer qu'après quatre ans de boucherie, la fameuse civilisation occidentale n'avait pas trop de leçons d'humanité à donner aux barbares, aux bamboulas ni même aux chimpanzés, mais l'idée ne l'effleure pas. Tout comme Missié Banania, « Battling » Siki a le fond rigolard, sans compter qu'il vient de se marier, elle s'appelle Lintje Van Appelteele (ou Stol Lijntje), elle a trente ans, elle est hollandaise et comme il se doit... elle est blanche et blonde comme les blés !

Entretemps, Georges Carpentier, le héros français, champion du monde mi-lourd, a défié Jack Dempsey, le champion du monde toutes catégories, et il a été battu à Jersey City devant une affluence record. Depuis cette défaite logique (à l'impossible nul n'est tenu !), Georges Carpentier a défendu victorieusement son titre des mi-lourds deux fois, les deux fois à Londres, la première contre George Cook qui ne comptait que dix-sept combats, la deuxième contre Ted « Kid » Lewis qui en comptait 202. Il n'empêche que « L'Homme à l'Orchidée », l'aviateur décoré, le chéri de ces dames, l'arbitre des élégances, le héros de toute une nation n'a plus boxé en France depuis deux ans et que le public le réclame à cor et à cri. On va donc mettre sur pied une rencontre Carpentier/Siki au stade Buffalo. Le beau Georges contre Bout d'Zan, le moche, l'issue ne fait de doute pour personne. Surtout que le combat a été « arrangé » : six rounds peinarde et Siki se couche.

Sauf que ça ne se passera pas comme prévu.

La rencontre a donc lieu en plein air au stade Buffalo à Montrouge devant 50 000 spectateurs.

Georges est pressé.

– Dépêchons-nous, il va pleuvoir !

Dès le premier round, « Battling » Siki essaie de respecter le contrat à la lettre et même un peu trop, sur le premier coup anodin de Carpentier, il se vautre voluptueusement sur le tapis. L'arbitre le relève : « Va falloir vous tenir, Monsieur ! »...

Faut savoir ce qu'ils veulent, les toubabs !

Et les choses s'enveniment comme souvent dans ce genre de confrontation lorsque les protagonistes sont trop éloignés techniquement ou bien qu'ils ont la tête près du bonnet... un mot en entraîne un autre... « Vous frappez pas très fort, monsieur Carpentier », la mémoire se brouille, dans le feu de l'action, on ne se souvient plus très bien de ce que l'on avait promis, les coups s'alourdissent et ça finit bagarre ! En l'occurrence, pour ce qui nous intéresse, ce qui devait arriver n'arrive pas et, à la sixième reprise, Georges Carpentier se retrouve au tapis pour le compte. L'arbitre a beau tenter une manœuvre de dernière minute en disqualifiant « Battling » Siki, le public (raciste dans son ensemble, mais pas con non plus) ne s'y laisse pas prendre et menace de tout casser. Le résultat est donc finalement proclamé : « Vainqueur et NOUVEAU champion du monde, « Baaattling » Siiiiiki ! »

La foule – raciste, mais pas tant que ça finalement – le porte en triomphe.

Dès le lendemain, la presse se déchaîne, allant jusqu'à comparer Siki à un gorille ayant bénéficié d'un coup miraculeux...

Championzé !

Même son manager reconnaît qu'il y a du « singe en lui » !

Le fétichiste nègre a fracassé l'idole blanche.

« Ah ! si le nègre pouvait prendre son adversaire à la gorge ! Mais nous, les civilisés, nous nous battons avec des règlements, nous voulons de l'art, et c'est au fond illogique puisque devant une merveilleuse nature de gladiateur comme celle de Siki, nous n'avons rien su faire, même pas lui enseigner les rudiments du noble art. »

Face à ce déchaînement, une petite voix appelle à la raison : « Depuis que le colonialisme existe, des Blancs ont été payés pour casser la gueule aux Noirs. Pour une fois, un Noir a été payé pour en faire autant à un Blanc », c'est celle d'un certain Nguyễn Ai Quôc, le futur Hô Chi Minh. Dans *L'Humanité*, Paul Vaillant-Couturier écrit : « Par des insinuations, des manchettes habiles, des articles perfides, la grande presse payée organise et encourage tout un mouvement anti-nègre. Le ministre des Colonies, bien entendu, le soutient et l'étend [...] Il y a là un symptôme caractéristique de la campagne organisée contre les hommes de couleur, il y a là le symbole même du colonialisme. Carpentier, sorte de drapeau national, gant de boxe tricolore et casseroles patriotes, ne pouvait pas sans danger être battu par un nègre. S'il était battu, il fallait châtier le nègre. On n'y a pas manqué. Siki apparaît donc en quelque sorte, aujourd'hui, en face de Carpentier, comme le champion même des races opprimées en face de leurs oppresseurs. »

Battling Siki se retrouve dépassé par les événements, orang-outang pour les uns, porte-drapeau pour les autres, il règle le problème comme un jeune homme de vingt-cinq ans, paumé complet, peut le régler : il se balade avec deux lionceaux en laisse sur les Champs-Élysées ; il se paie des costumes sur mesure comme un candidat aux présidentielles s'en fait offrir ; de temps en temps, comme Cravan, il tire des coups de revolver en l'air parce qu'il trouve que ça fait gai, que le bruit ressemble à celui des bouchons de champagne ; son envergure étant assez exceptionnelle, il se tape toutes les putes qui passent à sa portée. Avec quelques années d'avance, il réalise les phantasmes vidéo des rappeurs de la côte ouest, en gros et en détail, il décoiffe à pleins tubes ! Évidemment, il perd ses titres les uns après les autres et finit par atterrir aux États-Unis où, si l'on cligne de l'œil et que l'on cogne sec, les rêves se réalisent puisque les rues des villes sont pavées d'or 18 carats !

Ce qui lui fait un drôle d'effet, c'est de passer des arènes du Bouscat, où il avait rencontré Gaston Marmouget, au Madison Square Garden où on lui propose Kid Norfolk, le genre de type qui a rencontré Sam Langford, Joe Jeannette et Harry Greb. Pour compenser ses malheurs, de plus en plus nombreux sur le ring, « Battling » Siki épouse une jolie octavonne, Lillian Warner de Memphis (Tennessee), peu lui importe s'il est toujours marié en Europe à une Batave blonde comme les blés qui lui a donné un fils (Louis), son père avait bien six épouses et une ribambelle de

marmots dont il ne savait même pas comment ils s'appelaient, Fall est musulman, il ne voit pas le mal là où il n'y en a aucun. Pour la bibine, en revanche, Battling a plus de mal à trouver ses repères, boire de l'alcool est interdit sur toute l'étendue du territoire, mais tout le monde lui offre des coups à boire !

Battling a beau être un superbe athlète « naturel », il titube de plus en plus sur le ring face à des boxeurs qui s'entraînent pour compenser le peu de dons que la nature leur a accordés et Siki a beau tenir la boutanche comme un chef, il titube de plus en plus sur les trottoirs et ce qui devait arriver, un jour ou l'autre, arrive le 15 décembre 1925, « Battling » Siki est retrouvé avec deux balles dans le corps.

Mort.

Georges Carpentier, pas rancunier, lui rendra un dernier hommage en déclarant : « Il est dommage qu'un athlète possédant un talent aussi magnifique ait trouvé une telle fin. Le temps est passé où les boxeurs peuvent céder à la beuverie, la bombance et être des champions. J'espère seulement que le destin du pauvre Siki sera une leçon pour les aspirants pugilistes. »

En 1992, ses cendres seront rapatriées à Saint-Louis du Sénégal, elles serviront à une autre histoire qui n'est pas moins fausse que l'autre.

Sims (Jeff)

Un grand classique du film noir : né à Belle Glade, un patelin au fin fond de la Floride ; construit en 1925, rayé de la carte par un ouragan trois ans plus tard avant d'être reconstruit à l'identique et au même endroit ; 40 % de chômeurs, seule distraction : la chasse au lapin dans les champs de canne à sucre, seul moyen de s'en sortir : le football (« Muck* City » est l'un des plus grands réservoirs de vedettes de la NFL)... « Pour choper les lapins, faut courir vite ! » C'est Haïti ou l'Ouganda... plus fort pourcentage de malades du sida des États-Unis, deuxième ville du pays en ce qui concerne les crimes avec violences. Épanoui comme il se doit dans cet environnement paradisiaque, Jeff se conforme à ces statistiques encourageantes, à dix-sept ans, il a déjà trois balles qui se baladent dans le corps, à vingt et un ans, il est emprisonné pour homicide involontaire.

En prison, il commet 21 crimes symboliques, 21 victoires par K.-O. au premier round.

Libéré sept ans plus tard, il passe professionnel, rendu presque célèbre pour avoir coupé la lèvre de Muhammad Ali** lors d'une séance d'entraînement, il gagne ses neuf premiers combats par K.-O. Chris Dundee flairant la bonne affaire le fait figurer dans les réunions qu'il organise. Jusqu'à ce que Sims montre ses limites au cours de son dixième combat : il n'est pas très difficile à toucher et, une fois les cinq premières minutes passées, il ne bouge plus beaucoup, ce qui facilite encore le travail de ceux qui savent se tenir à l'écart cinq minutes ou mieux encaisser que la moyenne. Son dixième adversaire, Larry Alexander, profite de ces faiblesses et le bat... par K.-O. Les affaires reprennent un peu jusqu'à ce que, quelques K.-O. plus loin, Jeff Sims rencontre Jimmy Young qui n'est pas tout à fait n'importe qui, évidemment, il perd. Le combat suivant, on lui réserve une surprise : un voyage aux Bahamas pour participer à la réunion qui verra Muhammad Ali disputer son dernier combat et Earnie Shavers avec un ruban autour en prime. Au premier round, Shavers décarre sur une droite, l'arbitre le compte pas très vite, « The Acorn » finit le round difficilement, le deuxième aussi mais, manque de pot pour Sims, Shavers a de la bouteille, il est habitué à gérer ce genre de problèmes devant des adversaires d'une toute autre trempe, il se relève, laisse passer l'orage et au cinquième, c'est Sims qui ne tient plus debout et l'arbitre qui l'arrête (vite).

Alors, évidemment, si Jeff Sims continue de pulvériser des types, ils ne sont pas toujours très bons : Rahim Muhammad a perdu cinq de ses six derniers combats, Jimmy Jones a perdu tous ceux qu'il a disputés, sa carrière est déjà derrière lui. Au passage, Sims continue d'attirer les querelles de voisinage et le 17 juillet 1982 il récolte deux balles supplémentaires... Les portiques des aéroports ne sont plus d'accord pour qu'il prenne l'avion. Il n'a plus de jambes, plus rien, il est devenu la proie facile que l'on trimballe de réunions de seconde zone en réunions de troisième zone pour faire briller le palmarès des uns et des autres. Il a beau casser la clavicule d'un Tyrell

Biggs débutant d'un seul coup, il perd six combats à la suite, les quatre derniers par K.-O. contre des types désormais trop bons pour lui (Tim Witherspoon, Trevor Berbick), pour le dernier contre James « Boncrusher » Smith, il en a marre, il joue le coup-bas, mais il le joue mal. Rideau ! Il s'en serait fallu de pas grand-chose, mais la Gloire que lui promettaient ses dons exceptionnels n'a pas voulu de lui.

Dans la vie, il essaiera de se tenir à carreau, sans succès, il attire toujours autant le plomb : le 11 novembre 1993, à Liberty City, en face d'Earls Market, il s'embrouille avec un type mieux armé que lui, prend une balle de trop et meurt.

* *Muck* = fumier

** Ali se laissera pousser la moustache pour dissimuler la trace et en profitera pour se faire appeler « Dark Gable ».

Sinatra (Frank)



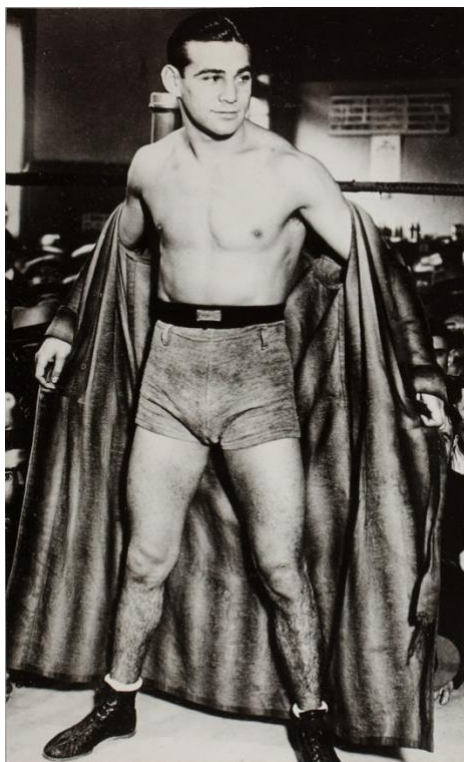
La troisième personne la plus photographiée lors de la soirée ayant vu s'opposer pour la première fois Joe Frazier et Muhammad Ali le 8 mars 1971 au Madison Square Garden sera... Frank Sinatra ! Le paradoxe étant que s'il était autant photographié, c'est qu'il avait été bombardé photographe par *LIFE* ! John Condon, l'attaché de presse du Madison, était en train de virer Dustin Hoffman et Diana Ross quand il a aperçu le chanteur, la moumoute bien rangée, le Nikon arrogant, en plein milieu de l'espace réservé à la presse, encerclé de photographes le photographiant. Condon se préparait à foutre Sinatra à la porte sans ménagement quand un cameraman d'ABC l'a stoppé dans son élan, « The Voice » avait une accréditation en bonne et due forme. C'est une photo prise par le chanteur qui figurera sur la couverture du numéro de *LIFE* du 19 mars alors que Norman Mailer, sous le titre EGO, s'était chargé en trente feuillets du compte rendu du combat.



« The Voice » a toujours été un fan de boxe, il avait co-financé le combat Jersey Joe Walcott/Joey Maxim, été le co-manager de Cisco Andrade et eu des parts de Tami Mauriello, il sera l'un des porteurs du cercueil de Joe Louis.

En revanche, quand il jouait au dur, ça se passait mal, Frank n'était pas bien meilleur avec ses poings que son père ne l'avait été, Carl Cohen, le vice-président du Sands de Las Vegas, lui a déchaussé deux dents et poché un œil en 1967.

Singer (Al)



Abraham Singer, né le 6 septembre 1909 dans le quartier juif du Lower East Side de New York, était aussi beau sur le ring que dans la vie, malgré son souci de garder sa belle gueule intacte et une mâchoire en baccarat, il parviendra jusqu'au titre suprême des poids légers. Vainqueur surprenant de Sammy Mandell en moins de trois minutes (Mandell dont c'était le 148^e combat n'en avait perdu qu'un seul avant la limite et encore sur blessure), il gardera sa couronne quatre mois avant de la perdre par K.-O. à la première reprise face à Tony Canzoneri (deux mois plus tôt, il avait tenu jusqu'au quatrième round face à Jimmy « Jews Killer » Mc Larnin).

Il n'est pas dit que sa carrière, tout au moins à ses débuts, n'ait pas été « protégée » par quelques individus coiffés de Borsalino, à l'époque tous les gangsters (Al Capone, Legs Diamond, Waxey Gordon, « Boo Boo » Hoff, Owney Madden, Dutch Schultz) avaient un boxeur, une blonde et une voiture blindée. Les deux frères de Singer étaient proches de Abe « Kid Twist » Reles, gâchette de la « Kosher Nostra », ses deux managers : Harry Drucker et Hymie Caplin, avaient des fréquentations douteuses, Al Singer lui-même faisait la bamboula avec Harry « Champ Segal » qui n'avait pas la réputation d'être un enfant de chœur et qui finira en prison. S'il fallait utiliser le langage diplomatique dont les journaux sont familiers lorsque les balles peuvent pleuvoir, disons que son ascension a été *exceptionnellement* rapide pour un boxeur aussi *fragile*.

Mobilisé pendant la Seconde Guerre mondiale, Al Singer sera renvoyé dans ses foyers, il était borgne depuis sa rencontre en 1929 avec Patsy Buffalo.

Bien qu'ayant gagné des fortunes sur le ring, sa reconversion sera pour le moins mouvementée, le « Beau mec du Bronx » (brillantine, épingle de cravate, guêtres, pochette, chaîne de montre) est mort d'une crise cardiaque à 51 ans, il avait disputé 73 combats (62 victoires) dont 65 disputés à New York où il faisait le plein du Madison Square Garden, du Starlight Park dans le Bronx et même du Polo Grounds.

Skouma (Saïd « Freddy »)

Je me souviens de Freddy Skouma quand il se prénomait Saïd.

Je me souviens qu'il était de Fumel-Montsempron-Libos dans le Lot-et-Garonne.

Je me souviens que son entraîneur s'appelait Rufino Pineda.
Je me souviens que, sur le ring, il était grand*, mince et élégant.
Je me souviens qu'il avait la réputation de frapper.
Je me souviens qu'en amateur il ne tenait pas trop à rencontrer Daniel Durandeu avec lequel je m'entraînais trois soirs par semaine.
Je me souviens qu'il avait rencontré José Torres à Mérignac dans une réunion où je boxais Belhachemi (victoire aux points).
Je me souviens qu'il était la tête d'affiche de la réunion où j'appris que je pouvais être battu... (Benrezkallah, défaite par jet de l'éponge à la deuxième reprise).
Je me souviens qu'il a perdu avant la limite les deux championnats du monde qu'il a disputés.
Je me souviens de Jean Bretonnel lors de son combat contre Mike McCallum qui lui disait : « Il faut pas vous laisser frapper ! Je vais être obligé de vous arrêter si vous restez sans rien faire ! »
Je me souviens de son championnat d'Europe organisé par Rufino Angulo et du superbe coup de boule avec lequel il avait fermé l'œil de Jean-Claude Fontana.
Je me souviens que même Thierry Roland l'avait vu.
Je me souviens qu'il avait battu Ariel Conde qui n'avait pas gagné un seul combat.
Je me souviens qu'il avait affirmé avoir été envoûté.
Je me souviens avoir appris qu'il était intéressé par la franc-maçonnerie.
Je me souviens qu'un type dont je ne me rappelle plus le nom m'avait demandé des renseignements à son propos, galerie de Paris.
Je me souviens avoir publié un texte dans une revue d'art improbable, aujourd'hui disparue, où il était interviewé.
Je me souviens avoir lu *Le Corps du boxeur*, publié chez Jean-Jacques Pauvert en 2001.

* Vérification faite, il mesure 5 centimètres de moins que moi qui ne suis pas *vraiment* grand.

Slap fighting

L'un des sports les plus fins que l'on puisse concevoir. Consiste (après tirage au sort) à gifler son adversaire et à encaisser la même chose en retour sans aucune possibilité d'esquiver. Ouvert aux femmes (en règle générale, légèrement vêtues). Peut faire penser aux *Battle royale*.

Slattery (Jimmy)

Il ressemblait à une vedette du cinéma muet (Rudolf Valentino, Ramon Novarro) plus qu'à un boxeur, il esquivaient tous les coups censés l'abattre, il était trop doué pour être excellent puisqu'il ne faisait rien pour devenir meilleur et qu'il buvait comme un trou. À vingt-neuf ans, il était cuit. Pour réduire les inégalités, il balançait l'argent par les portières de sa voiture. À la fin de sa vie, il s'évadait de l'hôpital où il était soigné pour tuberculose et on le retrouvait faisant du stop en pyjama pour rentrer à Buffalo.

Smario (Tom)

Né à Hayward en Californie, à vingt-quatre ans il déménage pour Portland avec son chien, il y vit encore. Employé aux urgences de l'hôpital (« Beaucoup de sang ! »), il s'intéresse à la boxe (« Beaucoup de sang ! »), devient soigneur (« Beaucoup de sang ! ») et homme de coin (« Le moins de sang possible ! »). Il s'occupe de Jimmy Lester, de Nate Collins, admire Ismaël Laguna et écrit de la poésie. Il a publié une demi-douzaine de livres dont *Notes of a Cornerman* (Pennihand Press, 2000) et *Knuckle Sandwiches* (Wheatland Press, 2004).

Smith (Billy)

Billy « Gypsy Boy » Smith, né le 10 juin 1978 à Kidderminster, tatoué, 161 combats, 145 défaites, suicide par pendaison le 29 janvier 2010.

Frère jumeau d'Ernie Smith.

Smith (Buck)

Il a perdu son premier combat le 18 août 1987 à Oklahoma City, il a perdu le dernier le 10 avril 2009 à Topeka (Kansas), entre les deux il compte plus de combats gagnés par K.-O. (121 sur 181 victoires) que Willie Pep. Il n'a pas gagné un seul combat durant les dix dernières années de sa carrière ; il a perdu contre tous les adversaires sérieux qu'il a rencontrés (Mark Breland, Julio Cesar Chavez, Antonio Margarito) ; il compte tout de même une victoire (par K.-O.) sur Robert Wangila, trois ans après que le jeune Kenyan eut remporté une médaille d'or aux Jeux olympiques de Séoul.

Smith (Ernie)

Ernie « Gypsy Boy » Smith, né le 10 juin 1978 à Kidderminster, tatoué, 161 combats, 142 défaites, suicide par pendaison le 23 juillet 2013.

Frère jumeau de Billy Smith.

Smith (James « Bonecrusher »)

Le genre de champion du monde poids lourd avec un *curriculum vitae* d'auteur de romans noirs de moyenne gamme : né dans une plantation de tabac en Caroline du Nord, pas très loin de Magnolia, maître-nageur, vendeur de voitures, gardien de prison (« Ça me déprimait de voir ces types enfermés... et la moitié du temps, j'étais enfermé aussi ! »), mais surtout le seul à posséder un diplôme universitaire (administration des affaires). Il sera assez intelligent sur le ring pour tenir la distance devant Mike Tyson à l'époque où les adversaires d'Iron Mike avaient tendance à se retrouver au pays des rêves cinq minutes *avant* d'avoir poussé la porte des vestiaires. Après avoir perdu son premier combat pro avant la limite, il rencontrera, sans réels dommages, les meilleurs poids lourds de son époque (il est vrai que, pour se faire respecter, James ne faisait du bien ni avec son gauche ni avec sa droite) : Larry Holmes, Mike Weaver, Greg Page, Tim Witherspoon. Tenu à l'écart par Don King qui n'aimait pas beaucoup les types de son genre (ceux qu'il ne pouvait pas baiser), il administrera ses affaires avec succès. « Bonecrusher », en analyse depuis vingt ans, ne sera jamais un héros, il est bien trop malin pour ça.

Smith (« Mysterious » Billy)

Son lieu de naissance est un mystère, peut-être Little River (Canada), peut-être East Port (Missouri) le 15 mai 1871 ; le reste ne l'est pas tellement : premier champion du monde poids welter, l'un des boxeurs les plus vicieux à jamais être monté sur un ring *ex aequo* avec Fritz Zivic, mais moins adroit que ce dernier pour dissimuler ses féroces malversations : treize défaites par disqualification. Après sa carrière, il ouvrira une taverne à Portland (« Le Repos du champion ») ; un ex-mari toujours jaloux le laissera pour mort après l'avoir truffé de plomb, mais Billy survivra ; son fils

Mysterious Billy Jr effectuera une carrière moins brillante que son paternel sous le pseudonyme de Kid Barde.

Smokers

Rencontres informelles se déroulant, d'ordinaire, dans des clubs privés. Réservées, « en principe », aux amateurs. Il est d'usage que les organisateurs présentent ces réunions comme d'aimables mises en jambes plus proches de la séance d'entraînement ou de l'exhibition que du combat clandestin. Elles ont lieu dans des gymnases retirés, dans des bleds paumés, devant un public d'amateurs passionnés et d'ivrognes patentés ; placées sous aucune autorité, il est facile d'imaginer les dérives possibles. L'ambiance copieusement enfumée est souvent plus chaude que celle des réunions officielles, il n'est pas rare que pour une décision foireuse tout se termine en bagarre générale, ce qui constitue une grande partie du plaisir, ça et les quelques billets que l'on peut se faire si on a l'œil ou bien les bons tuyaux. On y fait débiter des boxeurs qui n'ont pas encore l'âge de boxer en amateur ou qui n'ont pas obtenu leur licence pour quelque obscure raison.

C'est au cours d'une rencontre de ce genre à Norwich dans le Connecticut que Willie Pep a pris sa première branlée, il pesait dix kilos de moins que son adversaire, un grand type de Salem qui s'était inscrit sous le nom de Ray Robert. « Qui c'est ce type ? » avait demandé Pep à son entraîneur qui lui avait répondu : « J'sais pas qui c'est... doit pas être très malin pour avoir accepté de te rencontrer ! » En réalité, Ray Roberts s'appelait Walker Smith, mais il est plus connu sous le patronyme de Ray « Sugar » Robinson. La légende veut que, pour le punir d'avoir battu Pep qui n'avait jusque-là jamais perdu, Robinson ait passé la nuit du combat au poste de police pour avoir participé à une réunion interdite.

Le premier *smoker* où Mike Tyson avait été engagé avait lieu dans le South Bronx et Mike n'était pas au rendez-vous, il a ensuite écumé ces réunions semi-clandestines, y semant la terreur, jusqu'au fin fond du Connecticut et de la Pennsylvanie, Teddy Atlas était parfois obligé de refiler du pognon en douce aux autres entraîneurs pour qu'ils acceptent d'aligner leurs boxeurs face au jeune Mike qui, à quatorze ans, avait déjà un corps d'adulte.

Snowball

Il s'appelait « Snowball », dans la vie de tous les jours il s'appelait Edward Alfred Broadribb. Il n'avait que vingt ans, pour son premier combat, il battra par K.-O. Georges Carpentier qui en avait déjà disputé plus de 30 (26 victoires). Lieu de leur rencontre... le « Pays des merveilles » à Paris !

Soltani (Hocine)

Après avoir remporté une médaille de bronze aux Jeux olympiques de Barcelone, Hocine Soltani deviendra le seul champion olympique algérien à ceux d'Atlanta. Il disputera quatre combats professionnels (tous victorieux) avant de disparaître en mars 2002 ; son corps calciné sera retrouvé dans les environs de Marseille en septembre 2004. L'auteur présumé de son meurtre a été condamné à huit ans de prison.

Sonné

S'emploie en français dans deux sens : synonyme de « groggy » (« Au deuxième, il m'a sonné... j'ai vu les étoiles ! »), il s'emploie également lorsque cet état passager devient chronique (« Le pauvre, il est sonné maintenant ! »).

À force d'être sonné ([sur le ring](#)), on peut évidemment finir sonné (dans la vie).
En anglais, *punch-drunk* ou être du côté de *Queer street* (à rapprocher du français « être à la rue »).

Soumission

« Je fais ce qu'ils me demandent de faire. »

Sonny Liston

« Je leur donne ce qu'ils veulent. »

Mike Tyson

Si, contrairement à d'autres sports de combat, la « soumission » n'existe pas sur le ring, c'est qu'elle existe ailleurs et que, en réalité, aucun boxeur, serait-il champion du monde, n'y échappe.

Sourds (dialogue de)

« J'ai commencé à écrire sur la boxe lorsque tous ces gens qui ont toujours raison ont voulu l'interdire. »

Katherine Dunn

Régulièrement, un boxeur meurt. Les plus cabotins d'entre eux choisissent de le faire sur le ring ; les plus discrets à l'hôpital, après quelques jours de coma. Et l'on voit reflourir aussitôt l'éternelle polémique : « Doit-on tolérer cela ? », s'affronter en un sempiternel débat les éternels partisans d'une morale et de son envers. Chacun drapé dans les plis d'un humanisme de bon aloi, à coups d'arguments auxquels son adversaire se montrera délibérément sourd (c'est le principe du débat).

Ceux à qui la boxe répugne (ils préfèrent le golf, le tennis ou le snowboard) ont beau jeu de dénoncer, à son propos, la barbarie du spectacle qu'offrent deux individus animés des plus sinistres intentions l'un vis-à-vis de l'autre*, sous les encouragements d'un public hystérique. Ils sont en général opposés à la chasse à courre, à la corrida, à la viande rouge, à toutes les activités où le sang affleure ou qui rappellent, trop évidemment, que l'homme peut être un redoutable salopard. Comment ne pas être d'accord avec eux, malgré l'impasse qu'ils font sur les effets bienfaisants de la catharsis et de l'entrecôte bleue ?

Les partisans du « noble art » (souvent juge et partie) leur rétorquent que tout ça c'est bien joli, mais que ça ne date pas d'hier, que leur idéalisme bëlant est cousu de fil blanc et puis qu'après tout la boxe n'est pas plus dangereuse que le parapente, le ski nautique ou le hockey sur glace ; en règle générale, sans y voir la moindre contradiction, ils sont opposés à l'avortement.

Vient alors le moment redoutable où l'on s'affronte à coups de statistiques comme si l'exposé de colonnes de chiffres allait faire ressusciter un seul disparu. En face de ceux qui peuvent vite, aux yeux du standard de SVP convoqué pour la circonstance, apparaître comme des intégristes proches de la SPA et de la Section Vegan du XI^e arrondissement, les partisans du « noble art » plaideront pour une raisonnable humanisation de la boxe à base d'une médicalisation accrue. C'est bien tout ce que leur matérialisme libéral concédera à l'idéalisme dirigiste des ennemis de la boxe.

Il faut renvoyer ces sourds et ces braillards dans leur coin dos à dos. Après tout, si l'on veut supprimer la boxe, il suffit de supprimer les conditions permettant son existence et qui rendent sa pratique si séduisante aux désespérés de la terre. Personne ne s'émeut des maçons qui tombent de leurs échafaudages pour pas beaucoup plus que le SMIC. D'un autre côté, on aura beau faire, il n'y a pas à tortiller, la droite d'un poids lourd, c'est cinq tonnes qui dégringolent et le cerveau du type d'en face qui fait amortisseur.

Match nul ! on nous propose, tout compte fait, de choisir entre une version scandinave et une version informatisée du symbolique. Les uns et les autres sont les représentants médiatiques d'une vision historiciste de la boxe, chaque clan figurant un stade plus ou moins avancé du Progrès dont les notions de sacrifice et d'héroïsme s'effaceraient, d'où la violence serait soit exclue, soit rendue supportable. Car la boxe est, bien sûr, indéfendable, c'est pour cela qu'il faut la défendre, sa contemplation est ignoble, c'est pour cela qu'il faut regarder les combats les yeux grands ouverts. Elle a à voir avec le sacré, avec des recoins sombres de l'âme, le Bien et le Mal, des sentiments enfouis : la souffrance, la folie, des émotions étranges, le sublime et le grotesque ; le temps et le Destin, donc la mort.

Les boxeurs sont l'équivalent viril des prostituées : des sacrifiés qui fascinent et repoussent à la fois.

C'est leur rôle.

Ils purgent.

Je suis assez d'accord avec Hugh McIlvanney lorsqu'il écrit que Michael Watson n'est pas mort victime d'une quelconque négligence ou d'un mauvais jugement, mais qu'il est mort à cause de la *nature* même du sport qu'il pratiquait. La mort fait partie intégrante de la boxe, elle est l'élément central de la tragédie qui se joue sur le ring et que tout boxeur qui est jamais « monté » a défié en toute conscience ou pas. C'est ce qui fait de lui, quel qu'il soit, un héros. La mort d'un boxeur garantit la réalité du spectacle comme le crash d'Ayrton Senna démontre au cadre rassasié qu'il n'assiste pas à un jeu vidéo. Une devinette pour terminer : « Slimane fait de la boxe et Rachid du "rodéo", qui aura des ennuis le premier ? » Réponse : Rachid. Le 7 avril 1993 à Wattrelos, un policier lui a logé une balle dans la tête. Quatre jours plus tôt, Slimane Ardjouni**, son frère, devenait champion de France amateur poids léger. Souhaitons-lui bonne chance ! Le malheur ne prend pas toujours qu'un enfant sur deux aux familles prolétaires. En avril 1994 Bradley Stone*** mourra des suites de son combat pour le titre britannique des supercoq, son frère était mort quelques mois plus tôt... d'overdose.

« C'est la vie ! » comme disent les Pharisiens devant les tombes que l'on referme. Une vie semée d'embûches que les humanistes ne supposent pas.

* Au juge qui lui demandait, après la mort de Jimmy Doyle :
« Aviez-vous l'intention de lui nuire ? », Ray Robinson répondra :
« Mais Monsieur le Juge, c'est mon métier de [lui] nuire ! »

** Il a fait 8 combats professionnels, il en a gagné 7.
Il est éducateur à Tourcoing.

*** Une statue a été érigée en son honneur. Sur le socle, on peut lire :
« Une jeune homme courageux, mort à la poursuite de ses rêves »

Sourire

Quand un boxeur sourit à son adversaire, c'est mauvais signe, il est touché.

Spadafora (Paul)

Plus célèbre pour avoir dominé Floyd Mayweather Jr lors d'une séance d'entraînement en 1999 que pour son titre de champion du monde IBF poids légers remporté la même année.

Sur sa main gauche, il a fait tatouer **TRUE** (il est gaucher), sur la droite **LOVE**, au dessus de son nombril, on peut lire **SOUTH ; Only God Can Judge Us** sur ses épaules, **Smile Now et Cry Later** sur ses pectoraux, **CHAMP** sur le bras droit ; en fait, le corps de Spadafora ressemble à un prospectus pour son tatoueur, [Island Avenue Tattoo](#) sur McKees Rocks.

Condamné pour avoir tiré sur Nadine Russo, sa copine (enceinte) qui avait crevé les pneus de son Hummer (« Faut pas déconner ! »). Pour fêter sa libération, il lui fera un deuxième gosse... quand on aime, on ne compte pas ! Entre ses allers-retours à l'ombre, Spadafora boxe et gagne souvent, presque tout le temps. Il perdra son avant-dernier combat, manquant ainsi d'égaliser le record de Rocky Marciano, 49 combats sans défaite.

Il renouera avec la victoire pour son dernier combat le 11 juillet 2014 à Pittsburgh où il est né. Depuis, il a disputé un combat de trop... à coups de couteau avec son frère ! Pour faire bonne mesure, il frappera sa mère venue les séparer et menacera les flics accourus jouer les arbitres. Contrôle anti-dopage positif.

Spadafora pourra toujours se vanter d'avoir dominé Floyd Mayweather Jr... à l'entraînement... le siècle dernier. Pour pas avoir d'emmerdes, le type sur le tabouret d'à-côté fera semblant de le croire.

Sparring-partners

Les *sparring-partners*, c'est un peu comme les stagiaires, on ne s'en méfie pas assez et un jour, c'est eux qui vous piquent la place. Encore heureux, les *sparring-partners*, c'est un peu comme les stagiaires, ils le restent.

Ça dépend...

Spécialiste

« La boxe attire les experts. »

James Ellroy

Le « spécialiste » est le croisement entre l'érudit et l'ayatollah, une chimère doublée, en règle générale, d'un parfait casse-couilles. Il sait tout ce qui a consenti à se montrer à ses yeux et il n'est pas d'accord avec les autres qui n'y connaissent rien, surtout s'ils ont « fait » quelque chose alors que lui, portrait-robot de l'éternel « spectateur », ne fera jamais rien. Lors d'un débat, il ronge son frein, gesticulant du train arrière sur sa chaise avant de monopoliser le micro si l'animateur a la mauvaise idée de le lui confier ; il écrit des commentaires assassins aussitôt qu'il en a la possibilité, les réseaux sociaux sont le terrain où il prolifère en toute impunité. Tous ceux qui ont un jugement différent du sien sont passibles de ses foudres, il nourrit d'ailleurs un mépris absolu à l'égard de ceux qui professent d'autres opinions que les siennes. En général, il a une idole dont il est l'adorateur fanatique et à laquelle l'opinion générale ne porte pas une considération suffisante, il ajoute donc à sa panoplie paranoïde le délicat statut de redresseur de torts, ce qui rend sa fréquentation particulièrement pénible. Comme tous les emmerdeurs, il est souvent difficile de l'éviter.

Spinks (Cory)

Les chiens ne font pas des chats, Cory Spinks est le fils de Leon Spinks et le neveu de Michael. Il a été champion du monde welter et super-welter, il n'était pas excellent, mais pas mauvais non plus. Sûrement refroidi par l'exemple de son père, il semblerait qu'il ait laissé l'excentricité à ses adversaires (Ricardo Mayorga pour ne pas le nommer).

Spinks (Leon)

L'exemple même du « bon client » pour deux catégories professionnelles précises : les dealers et les journalistes.

Au début pourtant, tout semblait rouler : champion olympique des mi-lourds, Leon Spinks passe professionnel dans la foulée le 15 janvier 1977, un peu plus d'un an plus tard, pour son huitième combat, il colle une branlée à Muhammad Ali pour le titre des lourds et démolit, en trois-quarts d'heure, une industrie prospère qui, bon an, mal an, avait rapporté la bagatelle de 56 millions de dollars. Cela ne pouvait durer éternellement (l'industrie a ses exigences), huit mois plus tard Ali récupère son titre au Superdome de la Nouvelle Orléans devant 62 532 spectateurs. Le premier combat a été une telle surprise et le scénario du deuxième combat un tel succès (4 806 675 dollars laissés aux caisses) que le FBI, soupçonnant qu'ABC, la chaîne ayant obtenu les droits de retransmission, avait pu conseiller à Muhammad Ali de laisser filer le premier et à Leon Spinks de laisser filer le deuxième, ouvrira une enquête dont les conclusions n'ont pas été rendues publiques. Quoi qu'il en soit, Ali était déjà un vieil homme, peut-être même un boxeur sonné, à la fin du premier combat, il redescendra du ring le visage enflé. Leon Spinks n'était pas vraiment un très bon boxeur, mais il était jeune et costaud, son entraîneur, Butch Lewis, avait réussi à le faire tenir tranquille les quelques semaines précédant le combat.

Les années 60 étaient pliées, il fallait bien que ça arrive un jour ou l'autre.

Dans les semaines suivant sa victoire, Leon Spinks a été traîné en justice par son propriétaire à qui il avait oublié de payer son loyer, un motel dont il était reparti sans régler la note, arrêté pour avoir conduit à contresens, sans permis et « sous influence ». Deux jours après sa victoire, il se faisait serrer avec de la coke plein les poches et Butch Lewis allait le récupérer au fin fond de la Caroline du Nord bourré comme un coing au mauvais whisky.

Les années 80 avaient démarré avec un peu d'avance.

Pour le combat retour, Leon avait dû s'entraîner dix jours, au bout d'un moment, Butch Lewis qui avait engagé un garde du corps pour surveiller son boxeur a laissé tomber. Quand Spinks a atterri à la Nouvelle Orleans, il a donné une interview avant de grimper dans la bagnole du shérif et à peine installé sur la banquette arrière, il a allumé un joint.

Après qu'une femme est montée sur le ring pour montrer ses seins, le combat a pu commencer, il a été catastrophique, Ali n'a pas gagné le combat, Leon l'a perdu.

La longue dégringolade de « Neon Leon » (qui n'était pas une lumière) pouvait commencer.

Sur le ring : K.-O. face à Gerrie Coetzee, K.-O. face à Larry Holmes, K.-O. face à Dwight Muhammad Qawi, K.-O. face à José Ribalta, K.-O. face à Angelo Musone, K.-O. face à Tony Morrison. Il n'est plus rien, rien qu'une épave qui raconte au fond de rades pourris qu'il a été champion du monde, mais il a un nom et sur un nom, on peut (re)construire le Temple.

Charles Farrell prend ses intérêts en main et avec Charles Farrell aux manettes, tout les espoirs sont permis, sauf que Leon peut faire échouer n'importe quel plan soigneusement mis au point, serait-ce par Charles Farrell*. Farrell lui trouve un combat avec Eddie Curry, un as du plongeon, sauf que, même en faisant tous ses efforts pour perdre, Eddie Curry est en tête à la fin du combat. Victoire aux points en huit rounds, c'est plié ! sauf que Farrell a remarqué que, sur les affiches, le combat est annoncé comme devant se dérouler en dix rounds. Curry ne veut rien entendre, il a signé pour huit, il a fait huit rounds, le reste, il n'en a rien à branler... « Sortez-moi ces putains de gants, j'ai une douche à prendre ! » Farrell a besoin d'une victoire pour Spinks et voit l'ouverture, Curry de son côté a vite fait de comprendre le *deal* possible, Spinks est déclaré vainqueur par disqualification à la huitième reprise, Farrell et Curry s'arrangeront autour d'un café, une enveloppe posée sur le comptoir.

Un peu plus tard, Farrell entrevoit la possibilité de monter un combat Spinks/Holmes en... Chine ! Encore faut-il que Leon présente un palmarès récent à peu près convenable et « Leon Neon » vient de perdre contre Shane Sutcliffe, un Canadien pas très bon (mais balèze). Farrell ne fait ni une ni deux, il monte un combat Spinks/John Carlo. Le problème étant qu'aucune commission ne peut sanctionner un combat entre un ex-champion du monde et un type qui n'est jamais monté sur un ring ni en professionnel ni même en amateur. Qu'à cela ne tienne, Farrell

fabrique à Carlo un palmarès de toutes pièces : 15 combats, 13 victoires face à des types habitués à perdre qui ne vont donc pas protester pour avoir concédé une défaite supplémentaire face à un type qu'ils n'ont jamais vu.

– Et si je gagne ? demande John Carlo en rigolant.

– Si tu le bats, tu le bats... si un type comme toi peut le battre, tu lui rends service, lui répond Farrell en rigolant aussi.

Quand le gong sonne, Leon tend les gants à John Carlo qui ne fait ni une ni deux, à tout hasard – on n'est jamais trop prudent – il ferme les yeux, balance son crochet du gauche et... Spinks dégringole ! L'arbitre le compte « lentement », Leon se relève « doucement ».

Carlo remet ça, Spinks remet ça aussi...

K.-O. !

Adieu vaches, veaux, cochons, couvées, la Chine, Larry Holmes et les 175 000 dollars que Spinks aurait touchés en boxant un type assez bon pour éviter de lui faire mal.

Le lendemain, Farrell prend un café avec un ami au Marriott, du coin de l'œil, il voit Leon se pointer dans le lobby... l'air de rien... « Vous dérangez pas, hein... j'fais que passer ! »

Farrell comprend la manœuvre, il demande à son ami s'il veut être présenté à Leon Spinks, ancien champion du monde poids lourd.

– Volontiers !

Les deux hommes se serrent la main.

Leon s'assoit (c'était le but de la manœuvre).

– M'sieur Farrell, j'veux la revanche... j'vous promets, j'ferai mieux la prochaine fois... organisez-moi la revanche.

– Désolé Leon, pas de revanche.

Tout le monde est gêné...

Un ange passe.

Leon se lève.

– Pouvez m'avancer un peu d'argent pour manger un morceau.

– Les organisateurs ont prévu les repas au Marriott... tu veux pas manger ici ?

– ...

– OK Leon ! Pas de problème, tu veux combien ?

– J'sais pas... 5 dollars, c'est bon ?

Farrell lui file un billet, Leon s'en va.

Hors du ring : la coke détruit les neurones résiduels de « Neon » Leon, les putes lui font les poches, tout ce qu'il trouve de drôle à faire pour amuser les photographes c'est enlever son dentier (il a perdu ses incisives pendant son service militaire dans les Marines) et exhiber, jusqu'à ses amygdales, ses gencives chauves, et tout ce que ses copains trouvent de marrant, c'est lui piquer sa prothèse.

Après avoir été sans abri quelque temps, il s'est retrouvé homme à tout faire dans une YMCA de Columbus (Nebraska) où il passait le balai pour un peu plus de 5 dollars de l'heure. Pour arrondir ses fins de mois, il déchargeait des camions pour Mc Do... « J'ai droit à 50 cents de remise sur tout ce que j'prends... »

Leon Spinks a gagné 5 millions de dollars sur le ring, au prix de 50 milliards de neurones fusillés.

Atteint d'un cancer de la prostate en 2019, Neon Leon, qui ne se déplaçait plus qu'à l'aide d'un déambulateur, est mort le 5 février 2021 dans les bras de sa femme, Brenda Glur.

* « J'ai conçu beaucoup de plans, mais je n'ai jamais eu la liberté d'exécuter un seul d'entre eux. » (Napoléon)

Spinks (Michael)

De Michael Spinks, il nous reste – presque toujours et à presque tous – l'image du type un peu ridicule, les chaussettes remontées jusqu'à ses deux genoux bandés, qui a tenu à peine un peu plus d'une minute devant Mike Tyson avant de se retrouver étendu sur le dos pour bien plus que le compte.

Et qui, relevé, ne comprend pas ce qui lui est arrivé.

C'est dommage !

En fait, il faudrait se souvenir de Michael Spinks comme d'un excellent poids mi-lourd et de celui qui a mis fin au règne de Larry Holmes dans la catégorie supérieure. Historiquement, il est donc le seul champion du monde mi-lourd à avoir été sacré champion du monde poids lourd.

Après sa médaille d'or aux Jeux olympiques de Montreal (en poids moyen !), alors que son frère Leon, médaille d'or (en mi-lourd), était passé pro, Michael était sagement retourné au boulot. Son boulot, c'était nettoyer les chiottes dans une usine de produits chimiques, il tiendra un an avant de craquer et de remonter sur le ring managé par Butch Lewis, l'homme qui porte les vestes de smoking torse nu (sans oublier un nœud papillon pour faire habillé).

Quatre ans plus tard, Michael Spinks est champion du monde mi-lourd six ans encore et, à la surprise générale, il est champion du monde poids lourd (s'il faut être juste, il n'y eut que les juges pour le voir battre Larry Holmes).

Et, à vrai dire, tout le monde s'en fout !

Sur le ring, « Jinx » n'est pas très joli à voir, il ne frappe pas, son jeu de jambes est nul, il ne sait pas faire grand-chose si ce n'est gagner, c'est le genre de boxeur qui fait boxer ses adversaires encore plus mal que lui. C'est un talent comme un autre, mais un talent ennuyeux.

Bien que Spinks se soit alloué les services d'Eddie Futch, bien que la vie de Tyson à cette époque ait été un effroyable merdier, Iron Mike ne se laissera pas embrouiller, il lui faudra une minute et trente et une secondes pour mettre fin à l'invincibilité du plus jeune des Spinks (qui n'était, d'ailleurs, plus très jeune... 31 ans).

Sagement, Michael arrêtera les frais. Il a de l'argent, toute sa tête. Comme il est un peu lent à la détente, il lui faudra quelques années pour se rendre compte que Butch Lewis l'a volé tout le long de sa carrière. Ça ne fait rien, Butch Lewis est mort et il reste à Michael Spinks suffisamment de liasses à la banque pour ne jamais retourner nettoyer les chiottes ou affronter les dingues.

Il vit à Wilmington dans le Delaware. Priant tous les jours que son frère ne ressuscite pas.

Stander (Ron)

« Vous engagez pas une Cox à Indianapolis
si vous croyez pas aux miracles. »

Darlene Stander

Le début de la quatrième reprise du combat Ron Stander/Joe Frazier le 25 mai 1972 au Civic Auditorium d'Omaha, c'est *Rocky* avant que *Rocky* ne soit écrit. Ron Stander (dit « Le Boucher de Bluffs ») se lève – titubant – du tabouret sur lequel il s'était assis – sonné – une minute plus tôt en faisant signe à Frazier de venir se battre... comme s'il fallait pas être « sonné » pour rappeler à Joe Frazier que l'on était sur un ring pour se battre ! Trois minutes plus tard, le visage de Ron Stander ressemblait à de la bavette d'aloyau crue et le médecin de la réunion demandait l'arrêt du combat, ce qui permettra au « Boucher de Bluffs » d'affirmer, le sourire en coin, que ce n'était pas « Smokin' Joe » qui l'avait battu, mais un toubib un brin chochette.

La vraie question, celle que s'était posée *Ring Magazine*, étant : « Qu'est-ce que Ron Stander fait là ? » « Le Boucher de Bluffs » s'entraînait quand il lui tombait un œil, avait un net penchant pour la bière et, pour compléter le tableau, deux semaines avant le combat, il s'était fait casser le nez à l'entraînement par « Mighty Joe » White. La seule référence « sérieuse » dont pouvait se vanter Stander était une victoire avant la limite face à un Earnie Shavers débutant et déjà fragile.

Seulement... seulement, Joe Frazier avait besoin de récupérer après sa victoire sur Muhammad Ali et donc de disputer un ou deux combats faciles avant de replonger dans l'enfer (George Foreman se chargera l'année suivante de lui rappeler que Satan a une droite du tonnerre de Dieu !). De l'autre côté, on proposait à Stander une bourse de 100 000 dollars (il lui en restera 40 000 après les retenues d'usage), quand on voit le verre vide à moitié plein et que l'on a un uppercut comme le sien, on peut toujours se dire qu'avec un peu de pot, il fera mouche une fois et que cela pourra être suffisant. Le problème a été que l'uppercut de Stander n'a jamais inquiété Frazier et qu'il a fallu poser 32 agrafes au Boucher de Bluffs pour lui redonner figure humaine.

Ron Stander a boxé dix ans encore, il s'est fait massacrer par James Tillis et par Ken Norton, il a massacré quelques débutants avant que d'autres débutants ne le massacrent, il a acheté un bar, le Sportsman Inn, bu une partie non négligeable du fond, fait faillite, eu quelques enfants et quelques ennuis avec la police, travaillé à droite à gauche comme chauffeur de poids-lourds et comme garde du corps de Liza Minelli, des Rolling Stones et des Eagles (il est remercié sur la pochette d'*Hotel California*).

Le soir de son combat contre Joe Frazier, Toddy Ann Leytham, une de ses anciennes copines de lycée, s'était évanouie à la vue de tout son sang répandu, il s'est marié avec elle le jour d'Halloween. Ils sont heureux ensemble et, il n'y a pas si longtemps, Stander, solide comme un roc, aurait pu prendre Frazier, Norton et Ali dans la même soirée et leur coller une rouste.

Le diabète aura tout de même raison de [lui](#), il en est mort le 9 mars 2022 à 77 ans.

Statistiques

« Le son qui s'échappait de la foule, c'était des chiffres !
Une litanie de chiffres, le récitatif mesquin du calcul, articulé en sourdine
dans les gorges, comme un roucoulement de pigeons. Des chiffres !
Ça se met vite à grouiller, les chiffres. Ça se multiplie, ça prolifère,
et comme ça n'existe pas, ça pond – ça pond pour exister. Mais quand les chiffres
se mettent à mouliner leur calcul dans les gorges,
et que ça fait ce bruit de viscère creux,
ça n'est plus tellement en vie là-dedans. »

Yannick Haenel

« On peut forcer la main aux probabilités.
J'emmerde les chiffres : la vie ce sont les exceptions.
Ceux qui ont toujours raison ont pratiquement toujours tort. »

Irvine Welsh

Le sport adore les statistiques, les sports chiffrés ou chronométrés (athlétisme, basket, football, tennis, etc.), évidemment, plus que les autres, mais la boxe n'y échappe pas davantage : taille, poids, envergure, pourcentage de K.-O. réussis, nombre de rounds passés sur le ring... que sais-je ? tout peut se convertir en chiffres, tout peut se reporter sur des abcisses et des ordonnées.

« Les statistiques ne mentent jamais. Elles prédisent l'issue d'un match de tennis avant qu'une seule balle ne soit passée au-dessus du filet », Irvine Welsh ; quelquefois, les consulter rend une situation particulièrement claire, par exemple dans les années 50 on comptait un champion du monde pour 625 boxeurs, aujourd'hui, on en comptabilise un pour 69. À moins que, un peu comme lorsque l'on lit un livre de Bourdieu, on puisse y vérifier ce que l'on sait déjà : jusqu'en 1936, il y eut seulement 12 champions du monde noirs alors que, dans les années 30, il y avait au moins 2000 boxeurs professionnels de couleur.

D'autres fois, cela ne sert pas à grand-chose sinon donner une image scientifique à ce qui ne l'est pas.

Steele (Richard)

Arbitre célèbre pour avoir arrêté Meldrick Taylor alors qu'il menait largement aux points face à Julio Cesar Chavez deux secondes avant la fin du combat... ses ennemis pointeront ses accointances avec Don King, ses défenseurs feront remarquer que Meldrick Taylor a été incapable de lui répondre à deux reprises, qu'il souffrait de multiples fractures faciales, qu'après le combat il pissait du sang en abondance et qu'il a perdu la revanche par K.-O. à la huitième reprise.

Il est célèbre, aussi, pour de bien meilleures raisons ; ancien Marine, il a arbitré des centaines de combats sans être l'objet d'aucune controverse ; il a ouvert un gymnase à Las Vegas pour s'occuper de jeunes délinquants ; il est engagé auprès de l'Armée du Salut et Nelson Mandela lui a remis une récompense pour avoir refusé d'arbitrer la moindre rencontre du temps de l'apartheid.

Boxing Hall of Fame.

Stéréotypes

Les boxeurs africains sont physiquement doués, imprévisibles, mais pas très orthodoxes ; les boxeurs afro-américains viennent de la rue avant d'y retourner ; les boxeurs anglais ont un très bon jab et une boxe académique ; les boxeurs cubains ont la classe et un jeu de jambes de danseur ; les boxeurs de l'Est sont techniquement très complets ; les boxeurs irlandais sont courageux et foldingues ; les boxeurs mexicains sont vaillants, mais munis d'un palmarès douteux.

Le pire étant que, dans leur ensemble, qu'ils soient bambaras ou bien oussètes, ils se conforment aux idées reçues.

Stevenson (Teofilo)

« ; *No se fue, se quedo !* »

L'équivalent de Felix Savon, peut-être même meilleur. « Les Cubains aiment la boxe, c'est dans leur tempérament ». Un mètre quatre-vingt-seize, trois fois champion olympique, trois fois champion du monde. Onze ans sans une seule défaite. Il a battu (en amateur) Tyrell Biggs, Duane Bobick et John Tate. Si Cuba n'avait pas boycotté les Jeux de Los Angeles, il aurait sûrement gagné une quatrième médaille d'or. Il refusera cinq millions de dollars pour affronter Muhammad Ali et finira alcoolique et tellement fauché qu'il ne pouvait même pas faire réparer les pneus crevés de sa bagnole.

Steward (Emanuel)

« J'aime les danseurs et les boxeurs »

Emanuel Steward

Emanuel Steward est né à Bottom Creek (Virginie) le 7 juillet 1944 avant de s'établir à Detroit. Dès l'âge de douze ans, il a boxé en amateur (94 victoires, 3 défaites), il gagna les Golden Gloves en 1963 avant d'ouvrir le Kronk Gym où il récupère tous les enfants perdus de la ville. Des teigneux, des méchants, des vicieux qui préfèrent boxer que s'entraîner, monter sur le ring pour s'étriper les uns les autres plutôt que de sauter à la corde en se regardant dans la glace.

« Manny » sortira son premier champion du monde, Hilmer Kenty, en 1980, suivi par quarante autres. Le plus connu ? Thomas Hearns dont il a fait un puncheur redoutable alors que le

« Hitman » comptabilisait seulement 11 victoires avant la limite sur les 155 qu'il avait remportées en amateur. Bien qu'il se soit particulièrement occupé des carrières de Wladimir Klitschko, Lennox Lewis, Gerard McClellan, Milton McCrory, Michael Moorer, cela ne l'a pas empêché, à un moment ou à un autre, de conseiller des boxeurs aussi différents que Mark Breland, Julio Cesar Chavez, Miguel Cotto, Tyson Fury, Evander Holyfield, Naseem Hamed, Mike McCallum, Aaron Pryor, Adonis Stevenson, Jermain Taylor ou James Toney.

Après avoir triomphé à quatre reprises du cancer du colon, Manny est mort le 25 octobre 2012, douze ans après avoir été intronisé au *Boxing Hall of Fame*, des suites d'une opération chirurgicale. Pour ses obsèques, suivie par une foule en pleurs, Aretha Franklin chantera [*I'll fly away*](#).

Stock (Jean)

Dès le lendemain de son combat (le 38^e) contre Steve Belloise (dont c'était le 100^e), Jean Stock (comme stock-car) déclarait à *But et Club* : « Non ! les coups ne me rendent pas fou [...] À en croire certains, je n'aurais plus qu'à faire ma valise pour gagner l'asile de fous. Il paraît que je ne sais plus ce que je dis, que je marche en vacillant, que je suis ébranlé physiquement aussi bien que moralement, et tout cela à cause de M. Belloise qui a, affirme-t-on, achevé le travail commencé par Charron [...] je suis normal, absolument normal ; aussi sain de corps que d'esprit. » Pour prouver ses dires, Jean Stock disputera une bonne vingtaine de combats supplémentaires contre des adversaires du calibre de Robert Charron (ivrogne notoire, mais frappeur redoutable, « Le Diable », lassé de voir Stock insensible aux coups qui avaient affecté Cerdan, abandonnera lors de leur dernière rencontre), Robert Villemain (qui venait de battre Jake LaMotta), « Sugar » Robinson, Randolph Turpin et Charles Humez.

Surnommé « L'Enclume », Jean Stock est mort à 60 ans.

Story Telling

« La fiction, c'est la réalité au sein du mensonge. »

Stephen King

« Je me souviens de m'être dit que c'était sans doute au milieu que l'Ohio était le plus profond et de m'être avancé jusqu'au centre du pont [...] Je tendis le bras pour éviter que la médaille ne s'accroche aux poutrelles et la lançai dans l'eau noire de l'Ohio. Je la vis s'engloutir, entraînant derrière elle le ruban rouge, blanc, bleu. » **Muhammad Ali**

En 1960, Cassius Clay remporte la médaille d'or aux Jeux olympiques de Rome. Sa ville natale de Louisville (Kentucky) lui réserve un triomphe à son retour, mais les choses se gâtent très vite. « Un gros type rougeaud affligé d'une grosse panse » fait signe à une serveuse de ne pas lui servir un hamburger et un milk-shake à la vanille. « Ma lune de miel olympique était finie. J'étais bel et bien de retour chez moi, dans mon vieux Kentucky. » Un peu plus tard, « une bande de types à blousons de cuir [...] insignes nazis sur le dos, drapeaux sudistes sur la poitrine, un genre très à la mode parmi certains Blancs de l'East End », le poursuit en Harley-Davidson pour lui piquer sa médaille. Avec l'aide de son copain, Ronnie King, il se débarrasse de « Frog », le chef, et de « Slim », son lieutenant. Écœuré, Cassius jette sa médaille d'or dont le ruban est souillé du sang de Frog, le leader des Hell's Angels, dans les flots de l'Ohio. Muhammad Ali était né.

Strauss (Bruce)

Palooka doté d'une grande gueule, [drôle et pas con du tout](#). Il renverse toutes les valeurs du système en revendiquant la défaite comme une victoire. Il finira par devenir une légende jusqu'à être le sujet

d'un biopic (*The Mouse*) alors même que bon nombre de champions qu'il a rencontrés et qui l'ont battu (Bobby Czyz, Mike McCallum, Marlon Starling) ne sont jamais sortis d'entre les pages de *The Ring*. Il revendique plus de 300 combats, la plupart perdus avant la limite : « Si t'as pas vu *Mouse* K.-O, mec, c'est que t'as jamais vu de combat de boxe ! j'ai été mis K.-O. sur tous les continents, excepté l'Antartique parce que je suis frileux ! »

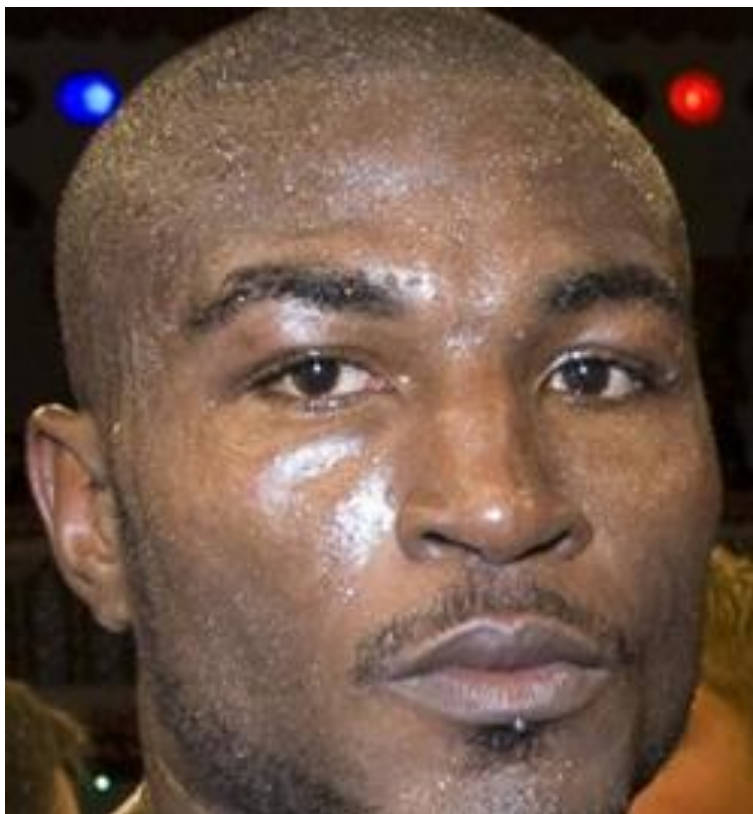
Pas très grand (1 mètre 74), poids moyen d'ordinaire, il lui est arrivé de boxer en poids lourd ; sous son nom, il compte 137 combats dont 78 victoires, 53 défaites et 6 nuls, sans compter ceux qu'il a disputés sous différents alias (Ruben Bardot), les organisateurs y perdaient, quelquefois, leur latin et il lui est arrivé d'être programmé (sous son vrai nom) contre l'un de ses alias !

Sa tactique pour durer était assez simple : ne pas s'entraîner outre-mesure pour ne pas encaisser trop longtemps, partir très vite pour calmer les ardeurs du type en face avant de choisir un coin confortable du tapis pour être compté 10.

Mouse n'a perdu que deux de ses douze derniers combats contre des adversaires, il est vrai, pas très brillants, il aurait disputé le dernier le 24 octobre 1989 à Bismarck (Dakota du Nord) face à Terry Jesmer (49 combats, 31 défaites dont une en Espagne face à... Mickey Rourke !). Depuis plus de nouvelles.

Si ça se trouve, il est pompiste dans le Nebraska ou il travaille chez Pizza Hut, moins sonné que beaucoup de ses adversaires... et que Mickey Rourke.

Strickland (Reggie)



« We hate winners. »

Joyce Carol Oates

Lors de sa carrière (1987-2005), Reggie Strickland a rencontré 7 champions du monde, son palmarès compte 66 victoires (dont 14 par K.-O.) et 17 matches nuls, mais... 276 défaites (dont « seulement » 25 par K.-O.), record battu en 2018 par Kristian Laight : 279 défaites !

Son demi-frère Jerry a gagné 12 combats (dont le premier) avant de perdre 122 fois (dont 78 fois par K.-O.) sur une période allant de 1974 à 2000.

Son fils, Ryan, a gagné son premier combat avant de perdre 9 fois (8 fois par K.-O.), pour améliorer l'affaire, il compte aussi un match nul.

Son neveu, Jay (le fils de Jerry), a perdu ses 9 combats, tous par K.-O.

Sa copine, Nicolyn Amstrong, a gagné son premier combat avant de perdre les 6 suivants par K.-O.

Une famille attachée aux valeurs essentielles.

Valentine's Day Massacre



Le « vrai » massacre de la Saint-Valentin a eu lieu le 14 février 1929 dans un garage de Chicago, il coûtera la vie à sept membres du gang du North Side. Le 14 février 1951 aura lieu l'autre « Massacre de la Saint-Valentin » : le sixième et dernier combat opposant Ray Sugar Robinson à Jake LaMotta au Chicago Stadium devant 14 802 spectateurs. L'arbitre de la rencontre, Frank Sikora, y mettra fin au 13^e round alors que Robinson frappe sans relâche un LaMotta groggy, mais qui a encore la force de grogner au travers de son protège-dents : « Tu me descendras pas, sale nègre ! », rappelant l'attitude de Frank Gusenberg, le seul survivant de la fusillade de Chicago, le corps criblé de quatorze balles, répondant aux flics sur son lit d'hôpital avant de passer l'arme à gauche : « Personne m'a tiré dessus. »

Suicide

« C'est le sublime courage des vaincus. »

Guy de Maupassant

Quelquefois les boxeurs se suicident sur le ring, d'autres fois ils attendent d'en être descendus.

Acosta (Walter Orlando), Arguello (Alexis), Bailey (Anthony), Berry (Kid), Beust (Wieland), après avoir tué un gardien de la prison où il était enfermé, Blin (Knut), Bretonnel (Fred), Brooks (Ralph), Canclaux (Christophe), par pendaison, Carter (Al), Cervera (Nicolas), Chase (Ralph), au gaz, Chasimeros, vingt ans après son unique combat (défaite), Coffey (Vince), Cooley (Fred), Cowans (Walter), né Asmar Raheem Muhammad, Crawford (Frankie), Crucce (Mauricio Ricardo), Dampier (Eddie), de Belin (Billy), Dos Santos (Eduardo Luis), Ferreira da Ressurreição (Marcelo), Fiorello

(Jerry), Foord (Ben), pour échapper aux douleurs des blessures de la Deuxième Guerre mondiale, Forcey (Waddy), Foreman (Freedra George, alias « Big »), fille de « Big George » Foreman, Frick (Billy), trois ans après son frère jumeau, Frost (Wyatt), Gatti (Arturo) ?, Gilberti (Phil), après avoir tué sa femme, Goodman (Alvin), Gordon (Harry), Gorman (Joe), après avoir tué sa femme, Green (Richard), Halme (Tony), Hansen (Leo), Harbon (Dennis), Harrison (James), Hart (Alex), Hartmann (Reiner), Hentschel (Stefan), Hernandez (Gabriel), Hood (Ernie), Horiguchi (Tsuneo), Indrisano (Johnny), chauffeur (?) de Mae West, Johnson (Tresco), Josephs (Jack), Karsten (Richard), Ketchell (Eddie), Rachman (Kili-Kili Taliak, dit « Le petit Tyson »), Kostecki (Dawid), Levy (Dave), Maber (Billy), Malloy (Andy), Mancisidor (José), après avoir tué sa femme et sa fille, Maxey (Carl), Mays (Asia), McClinton (Fred), après avoir tué sa femme, McCoy (Charles « Kid »), McConnell (Ed), sauvé de la noyade, il s'est ouvert la gorge quelques heures plus tard, Meunier (Olivier), Miller (J. Walkington), Mills (Freddie) ?, Molina (Chris), Morasen (Ciro), Ntsiko (Sivive), Owens (Marlin), Papke (Billy), après avoir tué son ex-femme, Payne (James E.), Pelz (Benny), Pennacchia (Mauro Emmanuel), Perugino (Prisco), Pinto (Lewis), deux mois après son seul combat, Ramirez (Ivan), Renard (Jean-Marc), Rodriguez (Luis), Romero (Nicolas Ariel), dit « L'Intouchable », un combat, Sage (Bob), Santora (Nick), Saucedo (Hipolito), Shkraba (Vitaly), Smith (Billy), Smith (Ernie), Smith (Kevin), Sutherland (Darren), Takechi (Seiji), Terrin (Jess), Timms (Jack), Trott (Sammy), Turnbull (Bob), Turpin (Najai), Turpin (Randy), Urtain (José Manuel) ?, Uusivirta (Tarmo), Vaillant (Douglas), Valero (Edwin), Villarroel (Charles), deux combats, une victoire, une défaite, Vitria (Lorenzo), à Mauthausen, Waite (Jack), White (Whizzer), Womack (Ricky), Zenon (Juan Carlos), Zurita (Benjamin)...

Sulaiman (José)

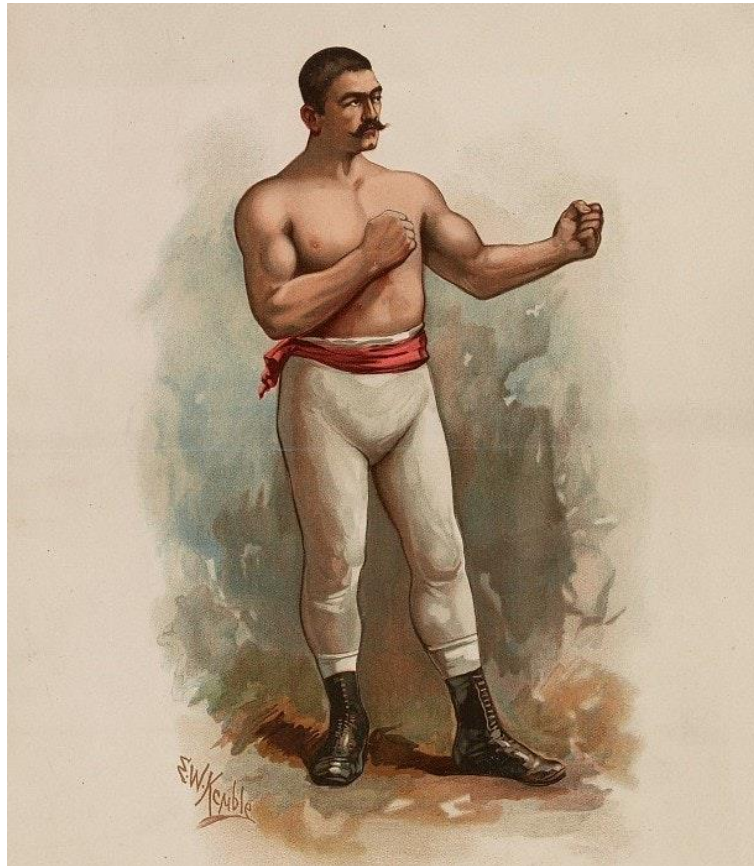
« C'est le chien de garde de Don King. »

Bert Randolph Sugar

Né le 31 mai 1931 à Ciudad Victoria, d'un père d'origine libanaise et d'une mère d'origine syrienne, président de la WBC de 1975 jusqu'à sa mort le 16 janvier 2014, José Sulaiman a été tout le long de son règne l'un des personnages les plus puissants du circuit. Si l'on peut mettre à son crédit quelques mesures susceptibles d'améliorer la sécurité des boxeurs : championnats disputés en douze rounds et non plus en quinze comme auparavant (mesure contestée par les purs et durs : « les trois derniers rounds sont ceux des champions ») et par les statisticiens, sur les 439 décès enregistrés sur le ring depuis 1919, quatre seulement sont survenus lors de ces reprises présentées comme « fatidiques » ; pesée obligatoire 24 heures avant le combat, ce qui n'empêchera pas certains de monter sur le ring lestés de quatre ou cinq kilos supplémentaires ; adoption des gants avec le pouce attaché pour empêcher les spécialistes de la chose d'éborgner leur adversaire ; création de catégories intermédiaires (ce qui permet de multiplier les profits) ; financement d'un programme d'études sur les commotions cérébrales (comme si les causes et les résultats n'étaient pas connus), il faut bien avouer que José Sulaiman s'est, essentiellement, conduit comme un dirigeant de république bananière, avantageant les boxeurs mexicains de façon éhontée, servant au mieux les intérêts de Don King à tel point que l'on aurait pu croire qu'ils étaient associés. Politicien roublard capable de ne jamais répondre aux questions ou de mentir comme un arracheur de dents en six langues : il faut l'avoir entendu soutenir (KO, mars 1996) que Peter McNeeley avait été l'adversaire le plus dangereux de Mike Tyson pour se faire une idée de sa bonne foi. Perpétuellement accusé de corruption, mais jamais pris la main dans le sac, soupçonné de manipuler les classements, d'influencer la décision des juges (celle du combat Chavez/Whitaker pouvant être considérée comme son chef d'œuvre), mais perpétuellement réélu.

Comme il n'y a pas de raison qu'un spectacle d'aussi bonne qualité ne se perpétue pas, un peu comme Baby Doc avait succédé à Papa Doc, avec, encore heureux, moins de victimes à la clé, son fils Mauricio a pris sa suite à la tête de la fédération la plus influente au sein du *boxing business* (plus de 160 nations y sont affiliées).

Sullivan (John L.)



« Christian Bale a changé ma perception de Batman en lui donnant un visage [...] Il a créé un portrait emblématique, ce qui peut arriver quand vous faites un film tiré d'un texte très connu, que ce soit Vivien Leigh en Scarlett O'Hara ou James Mason en Humbert Humbert ou encore Jack Nicholson en Jack Torrance. »
Bret Easton Ellis

C'est Ward Bond qui joue son rôle dans *Gentleman Jim* et c'est comme cela que l'on ne peut s'empêcher, désormais, d'imaginer John L. Sullivan : les moustaches en guidon de vélo, des muscles en pagaille, mais pas mal de ventre aussi... une grande gueule en haut de forme aux proclamations tonitruantes.

Ward Bond... la brute mahousse !

Victor McLaglen... le sergent nordiste !

L'Irlandais, mauvaise tête, mais bon cœur.

Hollywood et les clichés qui vont avec.

En fait, on ne se fait pas une idée très juste des boxeurs de cette époque, on les « rejoue » au travers de films pas très nets (suffisamment pour que l'on se rende compte qu'ils ne feraient pas un pli face aux boxeurs modernes), quelques photographies, des illustrations censées les représenter et des quelques propos qu'on leur attribue. On prête ainsi à John L. Sullivan quelques déclarations bravaches de style Belle Époque mâtinées « Macho » Camacho : « Je peux botter le cul à n'importe quel fils de pute ! », on l'imagine comme un géant alors qu'il ne mesurait pas 1 mètre 80. Il n'empêche que, comme tous les champions du monde poids lourds qui ont compté (Jack Johnson, Joe Louis, Rocky Marciano, Muhammad Ali, Mike Tyson) sans que leur valeur ne soit objectivement examinée, il a reflété son époque, celle où les États-Unis étaient persuadés d'avoir

une place dans l'histoire, tout en nourrissant quelques doutes sur leur identité. Comme l'a écrit Bert Randolph Sugar : « John L. Sullivan procurera à l'Amérique histoire et identité à la fois. »

Objectivement, il faut noter que 17 de ses 30 premiers combats ont été disputés contre des débutants qui n'ont plus jamais boxé ensuite, ce qui relativise quelque peu le palmarès de Sullivan qui, par ailleurs, n'a jamais rencontré de boxeurs noirs (d'après certains, il n'y aurait pas été « formellement » opposé).

Sportivement... enfin, s'il est possible de parler de sport au sujet d'une activité plus ou moins illégale, entretenant des liens assez étroits avec le music-hall et le cirque, on peut retenir de sa carrière l'affrontement avec Charley Mitchell à Chantilly sur les terres du Baron de Rothschild... trois heures et dix minutes ; sa victoire sur Jack Kilrain, combat reconnu comme étant le dernier championnat du monde à poings nus... deux heures seize minutes, et sa défaite contre James J. Corbett, cette fois suivant les règles du Marquis de Queensberry.

Comme Charley Mitchell montrait quelques velléités de déplacement, Sullivan l'apostropha : « Pourquoi tu te bats pas comme un homme ? Viens te battre, poule mouillée ! » La pluie n'a pas cessé de tomber tout le long de leur affrontement, la prairie où se déroulait le combat ressemblait de plus en plus à une auge à cochons et la rencontre à une farce sanglante, au 39^e round, les deux adversaires finiront par accepter de se séparer sur un « verdict de parité ».

L'alcool ayant comme caractéristique essentielle de ne jamais décevoir un alcoolique, Sullivan se consolera de ce résultat en buvant trois fois plus que d'ordinaire. En 1888, la typhoïde le terrasse d'autant plus facilement qu'il souffre d'une cirrhose du foie. Soigné par William Muldoon, champion de lutte, hygiéniste amateur, il perd vingt kilos, retrouve la santé, à tel point qu'il se sent capable de rencontrer Jack Kilrain et de l'écrabouiller.

Pour mettre toutes les chances de son côté, il se rase le crâne, afin d'éviter de se faire tirer les cheveux et sacrifie sa moustache chez le même barbier.

Au 4^e round, Sullivan, collant vert et ceinture aux couleurs des États-Unis, commence à insulter Kilrain : « Pourquoi tu te bats pas, fils de pute ? C'est toi le champion, non ? Champion de quoi ? » Kilrain se marre et continue de fuir le combat, persuadé que Sullivan (« J'suis un boxeur, pas un coureur ») ne tiendra pas la distance, mais Sullivan est décidé à tenir « jusqu'au lendemain matin, s'il le faut ». Au 43^e round, Muldoon lui administre un petit remontant : du thé arrosé de whisky.

L'effet est immédiat, Sullivan vomit tripes et boyaux.

« Tu abandonnes ? » l'interroge Kilrain.

Sullivan se relève et lui flanque une droite qui envoie Kilrain mordre la poussière.

Au 75^e round, le coin de Kilrain jette l'éponge.

John Sullivan est un héros. Un héros américain. Pour toujours.

*His colours are the Stars and Stripes
He also wears the green,
And he's the grandest slugger that
The ring has ever seen.
No fighter in the world can beat
Our true American
The champion of all champions
Is John L. Sullivan !*

Si Sullivan, en remportant le dernier combat à mains nues, a gagné la gloire et l'admiration des foules, il perdra une fortune dans les procès qui suivront puisque, même si quelques années plus tard John Fitzpatrick, l'arbitre du combat, sera élu maire de la Nouvelle Orléans, même si la rencontre avait rassemblé trois mille spectateurs, même si l'Associated Press avait dépêché ses représentants sur place, même si Western Union avait embauché cinquante personnes pour télégraphier leur compte-rendu, même si Joseph Pulitzer fera la une du *New York World* avec le

résultat, même si celui-ci était connu jusqu'en Polynésie, la boxe était interdite dans le Mississippi comme dans trente-huit autres états. Arrêté à Baltimore, Jack Kilrain fera même deux mois de prison près du bled où avait eu lieu le combat ; arrêté à Nashville, Sullivan s'en tirera avec une amende et des ennuis sans nom.

Quatre ans plus tard, James J. Corbett dominera outrageusement le vieux lion et l'enverra au tapis au 21^e round, rangeant définitivement son collant vert, sa moustache et son petit bedon au rayon des accessoires de chez Barnum & Ringling.

Sullivan ne manquera pas de finir sa carrière sur une tonitruante déclaration patriotique : « J'ai peut-être été battu, mais je suis fier d'avoir été battu par un Américain ! »

Retiré dans une petite ferme des alentours de Boston, John L. Sullivan arrêtera de boire. À l'heure de sa mort, sur le million de dollars qu'il avait gagnés il lui restait un billet de 10 au fond des poches.

Lorsqu'il sera enterré en février 1918, le sol était tellement gelé qu'il faudra creuser sa tombe à la dynamite. Jack Kilrain, qui était l'un des porteurs de son cercueil, dira : « John aurait adoré ça ! »

Super-lourds

Pour prendre en compte les changements de gabarit dus à l'amélioration de l'alimentation et de la génétique des nouvelles générations, les professionnels ont les lourds-légers (limite supérieure : 90 kilos 719), les amateurs ont les super-lourds (plus de 91 kilos).

Surnoms

« J'adore les noms parce que j'adore les gens. »

Elizabeth Strout

Avant d'entrer dans l'histoire comme le « Brown Bomber », Joe Louis avait été surnommé : « Alabam'Assassin », « Brown Behemoth », « Brown Blundgeon », « Brown Embalmer », « Detroit Demon », « Detroit Devastator », « Detroit's Dun Demon », « Jarring Joe », « Jolting Joe », « Licorice Lasher », « Michigan Mauler », « Ring Robot », « Sable Sphinx », « Tan Thunderer », « Tan Tornado », « Wildcat Warrior » et pas une seule fois « Black Panther ».

L'Exécuteur (Bernard Hopkins), **L'**Homme à l'orchidée (Georges Carpentier), **Gros Papa** (Riddick Bowe), **Le Détrouseur de cadavres** (Mike McCallum), **La Bonne Affaire** (Evander Holyfield), **Le Chirurgien** (Frankie Randall), **Mains de pierre** (Roberto Duran), **Menottes de pierre** (Michaël Carbajal), **Homicide** (Henry Armstrong), **Le Tueur à gages** (Thomas Hearns), **Le Saint** (Tony Bradham), **Macho** (Hector Camacho), **Machito** (Hector Camacho Jr), **Mitraillette** (Jesse Gatlin), **Bazooka** (Rafael Limon), **Bazooka** (Ike Quartey), **Bazooka** (Wilfredo Gomez), **Bazooka** (Hardy Smallwood), **Le Petit Géant** (Pascual Perez), **Pois de senteur** (Pernell Whitaker), **Le Duc** (Tommy Morrison), **Le Petit Prince** (Théo Medina), **L'Ambassadeur** (Vincent Pettway), **Beau Gosse** (Floyd Mayweather Jr), **Le Vilain** (Luis Manuel Rodriguez), **L'Intouchable** (Niccolino Locche), **Le Radar** (Wilfredo Benitez), **Le Uhlan noir** (Max Schmeling), **Sucre** (Shane Mosley), **Cendrillon** (James Braddock), **Le Sniper** (Corrie Sanders), **Le Train de nuit** (Orlin Norris), **Mitraillette** (Charles Carter), **Le Patron** (Ross Purity), **Le Vieux** (Bean Vaughn), **Le Muet** (Oscar Calzada), **Le Briseur d'os** (James Smith), **Le Rapide** (James Tillis), **Le Diable** (Robert Charron), **Le Prophète** (Eli Dixon), **Hercule** (Mike Weaver), **Tarzan** (Cyrille Delannoit), **Popeye** (Wade Champ), **Kojak** (Bernd Friedrich), **TNT** (Tony Tubbs), **Kid Dynamite** (Dany Romero), **Le Marteau** (Erickson Lubin), **Le Marteau** (Eugene Walker), **Le Marteau-Pilon** (Availeo Slate), **L'Enclume** (Jean Stock), **Le Rasoir** (Donovan Ruddock), **Dynamite** (Michaël Dokes), **Pacman** (Gary Andrew Poole), **Pacman** (Manny Pacquiao), **Miracleman** (Daniel Jacobs), **Marathon Man** (Sammy Serrano), **Wildman** (Rob Bleakley), **L'Écolier** (Bobby Chacon), **Le Sheriff** (Clint Jackson), **Le Joyau du ghetto** (Ruby Goldstein), **Le**

Fantôme du ghetto (Harry Kabakoff), La Fille du prêcheur (Holly Holmes), Le Matador (Jesus Chavez), Le Petit Maître (Jose Luis Lopez), Golden Boy (Luisito Espinosa), Crochet gauche (Jeff Lacy), Le Magicien (Dennis Allen), Le Missile (Milton Nunez), Le Gladiateur (William Campudoni), Bad Boy (Brandon Cook), L'Ananas (Willie Stevenson), Jumbo (Floyd Cummings), L'Homme d'acier (Tony Zale), La Terreur (Donald Cline), Le Petit Napoléon (Jack McAuliffe), Le Prince arabe (Tarick Salmaci), Le Boucher casher (Mike Rossman), Le Petit Juif (Abe Attell), Le Terrible (Erik Morales), Trop bon pour vous (Alfonzo Daniels), Le Roc (Brian Zordich), Le Boucher (Don Stander), Terminator (Levi Billups), Docteur Poing d'acier (Vitali Klitschko), Le Marteau (Doug Lang), Docteur Marteau-Pilon (Wladimir Klitschko), Le Fabuleux (Frankie Liles), Superman (Aaron Davis), Rocky (James McCray), Le Président (Ike Ibeabuchi), Le Poison (Junior Jones), Terminator (Crawford Grinsley), Le Sheik de fer (Khalil Khalil), G Man (Antwon Leach), Le Balafre (Steve Fisher), La Boule de feu (Gina Hayes), Le Marteau (Mike Griffith), Le Diable (Angel Manfredy), Éteignez les lumières (James Toney), Le Baron (Joe Barboza), L'Assassin (Shakir Ashanti), Le Rêve américain (Erislandy Lara), Le Silencieux (Mike Bulik), Le Canon (Willie Shannon), Le Curieux (George Clark), Le Train (Lionel Ford), Le Beau (Bobby Lloyd), Le Magnifique (Sadok Omrane), Le Roi (David Smith), La Reine (Ronica Jeffrey), Le Poison (Anthony Ivory), Téquila (Javier Martinez), Cure-Dent (Henry Brown), Hercule (Harold Johnson), Le Fantôme (Kelly Parlik), L'Éducateur (Frankie Sanchez), Le Destructeur (Frank Carbone), La Merveille (Sergio Martinez), Le Magicien (Antonio Tarver), La Loi (Jesse Torres), Le Yéti (Ernesto Moreno), L'Éclair (Rito Ruvalcaba), Le Boucher (Cesar Vasquez), Tyson (Luis Vasquez), Le Petit Maître (Enrique Orozco), Monsieur Muscle (Theo Blyther), T Bone (Tony Adams), TNT (Troy Lowry), Grog (Ernie Singletary), Grand-Père (Ernest Stroman), La Bombe (Tom Bethea), Le Bombardier (Bob Satterfield), Le Mouron rouge (Gavin Prunty), Rocky (Graciano Rocchigiani), Le Nègre (Luis Federico Thompson), Le Diamant (Cristian Mijares), L'Enfant de chœur (Freddie Roach), Le Rêve (Faruk Saleem), Le Géant (Jack O'Halloran), Le Disciple (Daniel Shull), Teddy Bear (Justin Novaria), La Machine (Roberto Campillo), La Locomotive (Roberto Rubio), Le Tombeur (Lucian Bute), Le Matador (Mher Mkrtchyan), Le Venin (Marco Antonio Rubio), Le Matador (Ricardo Mayorga), L'Étrangleur (Jack Badou), Le Tueur à gages (Enoch Roberts), Le Magicien (Marlon Starling), Le Tsar (Viacheslav Glaskov), Le Gros (Marcelo Fabian Dominguez), Kryptonite (Ola Afolabi), Pignon fixe (Oscar Roberto Medina), Big Jim (James J. Beattie), La Brute (Tony Bogardus), Le Rebelle (Red Herring), Le Forgeron (Santiago Samanieco), Le Professeur (Nikolay Talalakin), Le Guerrier (Anthony Farnell), Le Gaucher (Jose Luis Ramirez), Le Duc (Lee Estes), Le Bombardier silencieux (David Davis), Dynamo (Gary Buckland), Le Général (Henry Lee), Le Roc (Ernie Durando), Le Roi (Carlos Palomino), L'Ouvrier (Tyler Hughes), La Machine (Michaël Davis), Le Duc (Charles Tanner), Le Bombardier juif (Mike Rossman), L'Envahisseur (Willie Johnson), La Grenade à main (David Bey), Le Chasseur de primes (Mike Hunter), Deux Tonnes (Bobby Street), Dynamite (Bill Douglas), Rocky (Christophe Canclaux), Mack Attack (Jeff McCracken), Mauvaises Nouvelles (Edgar Wallace), Flamme (Eddie Mustafa Muhammad), Le Grand (James Scott), Le Rapide (Eddie Smulders), Superman (Adonis Stevenson), Mandrake (Gustavo Ballas), Le Cassius Clay de poche (Jose Legra), L'Incomparable (Jim Driscoll), La Machine (Rakim Chahkiev), Le Barbare (Silvio Branco), Grand-Père (Roberto Garcia), Mitraillette (Kenichi Yamaguchi), Le Magnifique (Mark Magsayo), Le Sauvage (Ik Yang), Bon Jovi (Larry Canillas), Le Cavalier (Esteban Ruiz), L'Idiot (Mike Rowan), L'Enragé (Kevin Tallon), Le Rapide (Eddie Chambers), L'Implacable (Lamont Brewster), La Fierté des sourds (Dallas Vargas), Le Petit Diable (Felix Trinidad Sr), Turbo (Terry Davis), Le Tank (Mike Schutte), Granit (Patrick L'Heureux), L'Eau douce (Willie Warren), Le Rapide (John Jordan), Le Patron (Joe Hipp), Beau Gosse (Joe Byrd), Cannelle (Saul Alvarez), La Brute des abîmes (Battling Nelson), Le Monstre (Juan Ramon Perez), La Terreur blonde (Jumbo Davies), La Sensation indigène (Jonathan Corn), Le Fantôme (Robert Guerrero), Ne le dites à personne (Roger Cantrell), Le Gosse (Pat Daley), L'Invisible (Jezreel Corrales), La Bombe (Tom Prater), L'Étoile de David (Dmitriy Salita), Le Maître (Miguel Canto), Le Prédateur (Arif Magomedov), Monsieur (Renaldo Snipes),

L'Entrepreneur des pompes funèbres (Harry Wills), Le Magicien (Dennis Milton), Le Roi (Roosevelt Ware), Le Bandit (Richie Bennett), Le Président (Rafael Guttierrez), Le Prédateur (Adrian Stone), Mauvaise Nouvelle (Charley Austin), Le Diacre (Georgie Johnson), L'Homme de fer (Kai Kauramaki), Trop grand (Ed Jones), Le Prédateur (Matt Vanda), Le Prêcheur (Robert Daniels), Le Napoléon du ring (Jack McAuliffe), Le Nain macho (John Bailey), L'Homme de fer (Ernie Kitterman), Monsieur K.-O. (Julian Letterlough), L'Animal (Kaiser Mabuza), L'Ange (Isaac Hlatshwayo), Le Roi (Sam Soliman), L'Homme (Anthony Mundine), Le Fabuleux (Fabela Chavez), Le Gentleman (John Thomas), Le Magnifique (Ray Anderson), Le Dingue (Johnny Baldwin), Le Tueur (Alvino Manson), Scarface (Steve Fisher), Le Diable (Angel Manfredy), Le Cure-Dents (Henry Brown), Dynamite (Daniel Dubois), Le Démolisseur (Dan Phippen), Le Maigre (Juan Negron), L'Homme des cavernes (William Lee), Le Marteau de Thor (Marty Feldman), Le Chasseur (Bob Patterson), La Soupe (James Campbell), Le Cartable (Irving Hines), Six Têtes (Andrew Levis), L'Impitoyable (Ray Mercer), L'Homme tranquille (John Ruiz), Main de fer (Geoffrey Batello), Le Marteau (Will Hinton), Le Marteau hébreu (Tim Puller), La Menace (Dennis Jackson), Le Rapide (Eddie Richardson), L'Or noir (James Shuler), La Perle (Earl Fields), Mad Max (Maxim Dadashev), La Bombe (Edwin Rodriguez), Le Magnifique (Israël Vasquez), Dynamite (Juan Manuel Marquez), Le Chef (Guillermo Jones), Chrysanthème (Joe Choynski), Piston (Tsuneo Horiguchi), Le Petit Tyson (Rachman Kili Kili), Vif Argent (Virgil Hill), Dracula (Gerardo Derbez), Le Terrible (Jorge Daniel Espindola), Le Superbe (Billy Joe Saunders), L'Ange blond (Angelo Jacopucci), Vitamines (José Jimenez), Le Chauve (Howard Chard), Sac d'os (Henry Jones), Le Chef (Alvin Williams), Le Remorqueur (Waban Thomas), Le Gros Bill (Bill Wilson), Le Lutteur (LaVelle Perkins), Le Sergent (Joe Muscato), Le Flingue (Eddie Cotton), Promenade (Oakland Billy Smith), Le Professeur (Roy Shire), L'Homme à la hache (Curtis Sheppard), La Merveille (Emiliano Valdez), Popeye (Stanley Sargent), L'Hercule de poche (Anthony Noon), Le Marteau (Félix Bwalya), Le Petit Général (Baby Galvan), Dynamite (Don Sheehan), Le Diamant (Dominique Alexander), Le Matador (Matias Ariel Vidondo), Le Matador (Carlos Meza), L'Angelot (Lito Sisnorio), Le Phénomène (Orlando Cruz), Le Gentleman (Henry Maske), L'Envahisseur (Willie Johnson), Le Technicien (Alex Bunema), Le Dangereux (Damon Reed), L'Enragé (Bruce Rumbolz), Dynamite (Jose Antonio Perez), Le Gaucher (Julio Cesar Vasquez), Golden Boy (Osumanu Akaba), Natsuko (Milan Prat), Le Technicien (Sergiy Derevyanchenko), Le Tueur à gages (Jermall Charlo), L'Homme de fer (Jermall Charlo), Terminator (Eamonn Magee), Le Terrible (Jose Luis Castillo), La Locomotive (Jorge Castro), Kashimi (Genesis Servania), Le Magnifique (Mark Magsayo), L'Assassin (Benito Quiroz), Le Grenadier (Mauro Adrian Ordiales), Le Chaudronnier (James Jeffries), Le Marteau (Juan Domenico Roldan), Gringo (Melvin Jerusalem), La Vérité (Carl Williams), Monsieur Télévision (Ralph Tiger Jones), Le Chrysanthème (Joe Choynski), Le Sauvage (Joe Goddard), L'Hercule noir (Klondike Hayes), L'Homme des cavernes (Bob Moha), Crâne d'acier (Fabio Maldonado), Mitraillette (Senad Gashi), L'Homme de fer (Joe Grim), Gros Papa (Osborn Machimana), Le Roi (José Roman), La Pilule (Terry Krueger), Le Dard (Mark Smith), Le Diamant (Felix Verdejo), Le Merveilleux (Marvin Sonsona), L'Assassin (Reymart Gaballo), Kalachnikov (Hasibullah Ahmadi), Le Sniper (Bobby Pacquiao), Super (Zab Judah), Monsieur (Brian Sargent), Macho (Lupe Guerra), La Brute (Robert Thomas White), Le Sensationnel (Davey Moore), Le Marteau-Piqueur (Fernando Silva), Pas de doute (Austin Trout), La Menace (Juan de Angel), Le Roc (Daniel Dawson), La Lame (Nelson Julio Tapia), La Bonne Affaire (Sefer Seferi), Le Rapide (Jarret Hurd), La Règle (Rick Graham), Le Tueur (Luis Grajeda), Le Serveur gaucher (Juan Antonio Rodriguez), Matrix (Angelito Merin), Popeye (Jonatha Perez), Gameboy (Emmanuel Tagoe), L'Impitoyable (Romero Duno), Le Broyeur (Bob Baker), Le Ressuscité (André Dirrell), Le Tombeur (Lucian Bute), L'Éventreur (Jack Badou), Drapeau rouge (Daniel Benavidez), Le Tueur (Kermit Cintron), Le Maigre (Serhii Bohachuk), La Vérité (Jamaal Davis), Le Canon (Brandon Adams), Secoue-les tous (Manny Woods), Dynamite (Karl Dargan), Le Vacher (Johny Navarete), Le Roi (James De la Rosa), Le Nuage blanc (Tadeusz Pietrzykowski), Natsuko (Milan Prat), Cœur vaillant (Hakim Bryant), Le Barbare (Silvio Branco), Le Cauchemar (Vanes Martyrosyan), TNT

(Troy Lowry), Le Tueur à gages (Travis Loveless), Rocco (Gabor Balogh), L'Animal (Filip Hrgovic), Le Maître du désastre (Donnie Long), Le Jeune Holy (Eleazar Holyfield), Le Tank (Gervonta Davis), Le Boucher (Nikita Tszyu), Le Viking (Tony Halme), Adonis (Leo Hansen), L'Intouchable (Ariel Romero), Le Fossoyeur (Tony Barlow), Le Gros Camion (Wayne Braithwaite), Le Monstre (Naoya Inoue), Le Gentleman (Andrey Bogdanov), T-34 (Sergey Tasimov), Le Problème (Adien Broner), Torero (Hector Lopez), Gros bébé (Jared Anderson), Le Camion-citerne (Fred Hutchings), Le Vicieux (Victor Ortiz), Poison (Anthony Ivory), Style Qasak (Zhanibek Alimkhanuly), La Vérité (Errol Spence Jr), Le Maëstro (Mauricio Herrera), Le Destructeur (Lee Manuel Ossie), Cow Boy (Dale Brown), Le Maître (Mateusz Masternak), Le Guerrier (Jason Whateley), Le Bombardier (Armend Xhoxhaj), Jumbo (Thomas Adamek), Poing d'acier (Carl Davis), Crochet (Leavander Johnson), Petit mais méchant (Stevie Johnston), Popeye (Walter Woods), La Lame (Iran Barkley), Le Diamant noir (Jim Smith), Le Caporal (Santiago Esparraguerra), Trop grand (Ed Jones), Le Tyson blanc (Ruslan Chagaev), Le Chasseur (Volodymyr Vyrchis), Le Professeur (Vasily Lepikhin), Le Roc (Thabiso Mchunu), Saint George (George Groves), Le Roi Arthur (Arthur Abraham), Mad Max (Max Maxwell), Golden Boy (Isaac Chilemba), Le Diamant (Dervin Colin), Le Gentleman (Glen Johnson), Popeye le Marin (Richard Rivera), L'Etrangleur (Jack Badou), Terminator (Virgilijus Stapulionis), Solide (Christian Mbilli), La Princesse (Anthony Olascuaga)...

Sutherland (Brian)

Ce n'est pas le titre le plus glorieux que l'on puisse porter, mais enfin, c'est un titre, celui du [PIRE](#) boxeur à jamais être monté sur un ring. Sur You Tube, les débuts de Brian Sutherland, qualifiés comme étant les PIREs de toute l'histoire de la boxe, ont été vus plus de trois millions de fois. Évidemment, son look y est pour quelque chose : une coupe mulot qu'aucun footballeur croate n'aurait voulu exhiber en 1983 dans les faubourgs de Zagreb, une moustache grotesque, un buisson clairsemé pour décorer son torse maigre comme le brin de persil agrémentait le « biftek » dans les restaurants routiers du siècle dernier. Son style, évidemment, n'arrange rien, Sutherland boxe comme boxe quelqu'un qui n'a jamais boxé, pire, comme quelqu'un qui n'a jamais vu de combat de boxe de sa vie, même à la télé. Il boxe tellement mal que son adversaire, Kenny Rainford, qui n'est pourtant pas un foudre de guerre, en est tout décontenancé. Au bout de 56 secondes, l'Anglais finit par sécher l'homme au mulot avec un enchaînement de bon goût : crochet gauche, cross du droit. Comme c'est un comique vertical pouvant faire rire à l'horizontale, sa dégringolade est aussi désopilante que le reste.

Brian est revenu à Shelby avec un cocard en plus, une dent en moins et un truc marrant à raconter à ses collègues de Pizza Hut. En fait, il n'a rien raconté à personne, il a arrêté les frais, il n'a plus jamais foutu les pieds dans une salle, il s'est marié, il a divorcé et puis recommencé, trois fois. Il a vendu des voitures d'occasion, fait quelques chèques sans provision, été arrêté une fois pour s'être bagarré dans un centre commercial (décision inconnue), il a été engagé comme manager chez Pizza Hut et puis gérant d'un Pep Boys, l'équivalent américain de Speedy. Pendant quinze ans ni lui ni sa famille n'ont entendu parler de ce combat. C'est son frère, Steven, qui l'a déniché en surfant sur Internet, depuis, Brian n'a plus jamais payé sa tournée à Kings Mountain (Caroline du nord) ou à Gaffney (Caroline du sud).

Il s'était coupé les cheveux depuis longtemps...

– Putain, la coupe ! J'avais oublié...

Que les gens rigolent ne le vexe pas, le seul truc qui pourrait le foutre en rogne, c'est que cette histoire ne lui a pas rapporté un rond... il n'a même jamais été payé pour le combat lui-même.

Chaque fois qu'il en a l'occasion, il regarde *The Man From Shelby* sur son Samsung blanc.

– Si j'avais eu un bon entraîneur, j'aurais pu devenir Floyd Mayweather ! lâche-t-il en reposant son téléphone portable.

Il regarde si vous marchez dans la combine avant de hausser les épaules et de sourire (ça ne marche jamais).

Kenny Rainford, le type qui boxait un tout petit mieux que lui, n'a pas fait grand-chose : 14 combats, 11 victoires contre des pas-grand-chose, il est sagement retourné à Liverpool, sa tante Sue Craig a épousé Earnie Shavers.

Surproduction

« Ce livre a certainement sa place dans la surproduction contemporaine », **Arthur Cravan**.

Suze

Dernier round : T'en fais pas ! Maintenant je le tiens. J'ai bu ma Suze. (Publicité)

Sykes (Paul)

« **A** thug is a Thug is a Thug ».

Paul Sykes : dix combats, vingt et un ans de prison, écrivain (*Sweet Agony*, Lofthouse Publications, 1988), haltérophile, diplômé de sciences physiques, *sparring-partner* de Leon Spinks, pédophile sur les bords, mort d'une cirrhose du foie, deux fils en prison pour meurtre.

« Fuck the punks ! they're just sissies ! » comme on dit dans les pubs de Wakefield.